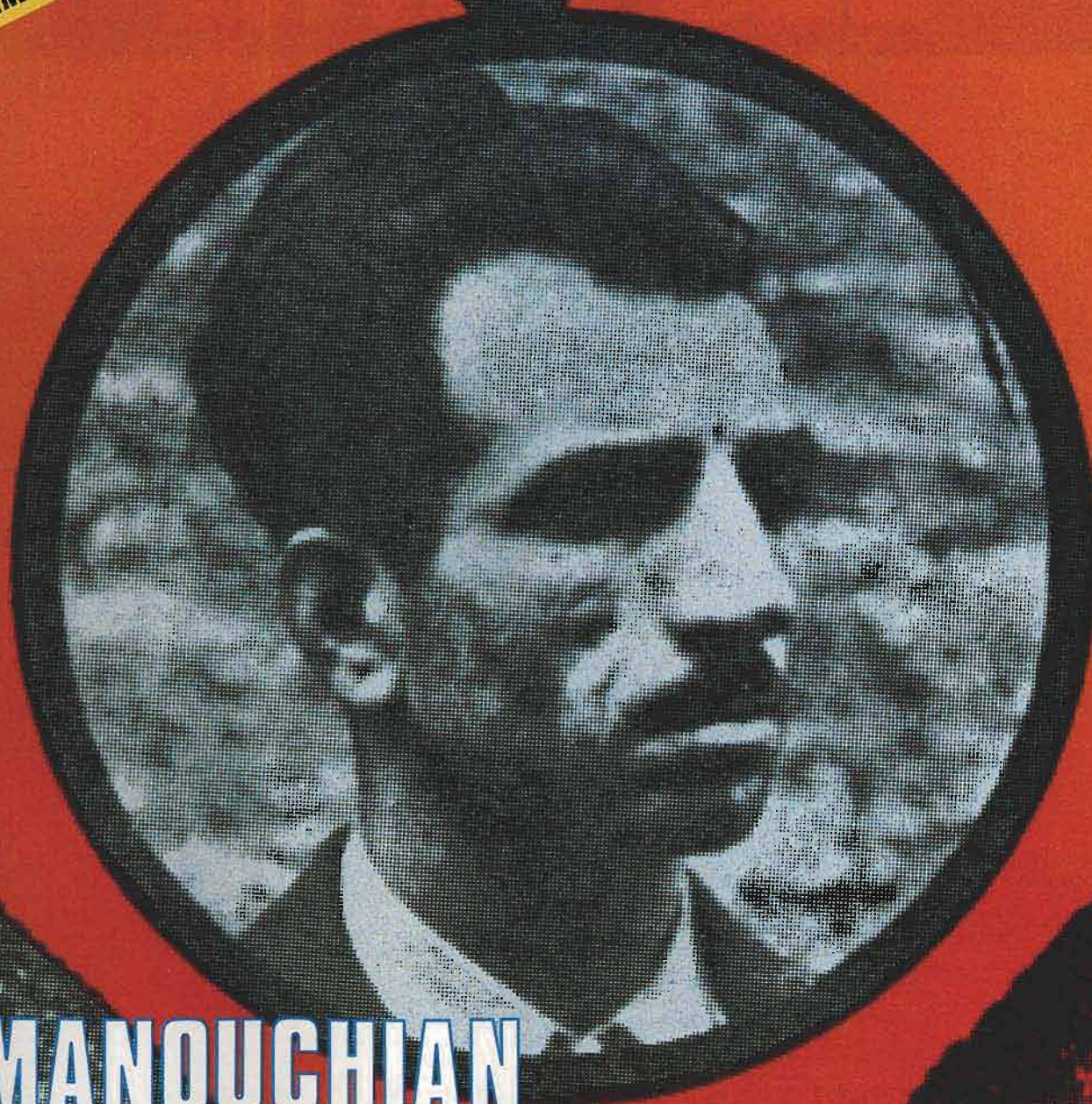


Différences

**DOM-TOM :
POUR OU CONTRE
L'INDEPENDANCE?**



**MANOUCHIAN
L'HONNEUR
D'UN TERRORISTE**

030-31-164
030-31-164

LA QUALITÉ LA MODE LES PRIX



chaussures
SUCCES

62 BOULOGNE	SUCCES ALBAN, 49, rue Thiers
14 CAEN	SUCCES, 26, rue Saint-Jean
62 CALAIS	SUCCES ALBAN, 6, boulevard Jacquard
51 CHALONS	SUCCES, 15-17, rue de la Marne
08 CHARLEVILLE	SUCCES, 23-25, rue de la République
36 CHATEAURoux	SUCCES, 33, rue Victor-Hugo
77 CHELLES	SUCCES ARYS, 58 bis, av. de la Résistance
76 DIEPPE	SUCCES, 170, Grande-Rue
59 DUNKERQUE	SUCCES SOULIER D'OR, 18, rue Poincaré
94 FONTENAY	SUCCES CLAIRE, 2, avenue de la République
62 LENS	SUCCES, 1, rue Maréchal-Leclerc

62 LIEVIN	SUCCES, 109 bis, rue J.-B.-Defernez
57 METZ	SUCCES MARCEL, 39-43, place Saint-Louis
93 MONTREUIL	SUCCES CLAIRE, 24, avenue P.-V.-Couturier
58 NEVERS	SUCCES, 71, rue du Commerce
75 PARIS	SUCCES, 8, rue J.-Pierre Timbaud
76 ROUEN	AU PETIT PARIS, 69-79, rue Saint-Sever
02 SOISSONS	SUCCES, 52, rue Saint-Martin
10 TROYES	SUCCES, 69, rue Emile-Zola
58 VERDUN	SUCCES, 21, rue Mazel
51 REIMS	SUCCES (A St-Jacques), 63, rue de Vesle
76 LE HAVRE	AU PETIT PARIS, 222-228, r. Aristide Briand

Différences

Magazine créé par le MRAP
(Mouvement contre le
racisme et pour l'amitié
entre les peuples), édité par
la Société des éditions
Différences.

89, rue Oberkampf
75011 PARIS
Tél. : (1) 806.88.33

DIRECTEUR DE LA
PUBLICATION
Albert Lévy

RÉDACTION
Rédacteur en chef
Jean-Michel Ollé

Secrétariat de rédaction/maquettes :
Véronique Mortaigne

Service photos :
Abdelhak Senna

Culture :
Daniel Chaput

Relations extérieures :
Danièle Simon

ADMINISTRATION/GESTION
Khaled Debbah

PROMOTION/VENTES
Marie-Jeanne Salmon

ONT PARTICIPÉ A CE NUMÉRO :
Dolorès ALOIA, Emilie ASSOUA-
KON, Julien BOAZ, CARLOS, Daniel
CHAPUT, Schofield CORYELL,
Christiane DANCIE, Jean-Pierre GAR-
CIA, Claude GAVOILLE, Claudine
GOLDSTEIN, Catherine HELBERT,
Pauline JACOB, Stéphane JAKIN,
Chantal LANGEARD, Catherine LE
BARS, Jack LESSONGIVER, Henri
NOGUERES, Robert PAC, Alain
RAUCHVARGER, Jérôme RICHARD.

ABONNEMENTS

1 an : 150 F ; 1 an à l'étranger :
180 F ; 6 mois : 80 F.
Etudiants et chômeurs, 1 an : 130 F,
6 mois : 70 F (joindre une photocopie
de la carte d'étudiant ou de la carte de
pointage).
Soutien : 200 F ;
Abonnement d'honneur : 1 000 F.
Vente à l'étranger : Algérie 14 dinars,
Belgique 140 FB, Canada 3 dollars,
Maroc 10 dirhams.

PUBLICITÉ
AU JOURNAL
Photocomposition - photogravure
impression : C.P. Paris

Commission paritaire n° 63634,
ISSN 0247-9095.

Dépôt légal : 3111

PHOTO COUVERTURE :
L'Affiche rouge

SOMMAIRE

FÉVRIER

POINT CHAUD **7**

Une aubaine pour l'Afrique du Sud

La sécheresse au Mozambique risque de livrer le pays à Prétoria
Véronique MORTAIGNE

ACTUEL **10**

Tous debout pour les Assises

« Vivre ensemble avec nos différences », c'est le thème des assises nationales qui
auront lieu en Mars. Différences fait le point de cette initiative.

Claude GAVOILLE, Catherine LE BARS, Jérôme RICHARD

PRÉJUGÉS **13**

**« Ils feraient mieux
de rentrer chez eux »**

Beaucoup de gens parlent en ce moment du retour au pays des étrangers. Est-ce vrai-
ment la solution ?

Catherine HELBERT

RENCONTRE **16**

Turqueries en Côte-d'Or

Beaucoup d'Anatoliens à Trouhans. Comment vivent-ils ?

Pauline JACOB

DOSSIER **18**

Une minorité choyée

Les Sorabes, petit peuple slave que les Allemands de l'Est dorlotent.

Jean-Michel OLLÉ

CULTURES **24**

La France barbare

Une analyse de notre passé colonial.

Julien BOAZ

27

Ils ont écrasé le serpent

Le roman de Yachar Kemal adapté au théâtre.

Schofield CORYELL

RÉFLEXION **32**

Les usurpateurs du darwinisme

La sociobiologie a volé Darwin, pour tenter d'étayer des thèses racistes.

Emilie ASSOOUAKON, Patrick TORT

HISTOIRE **34**

Ils étaient vingt et trois

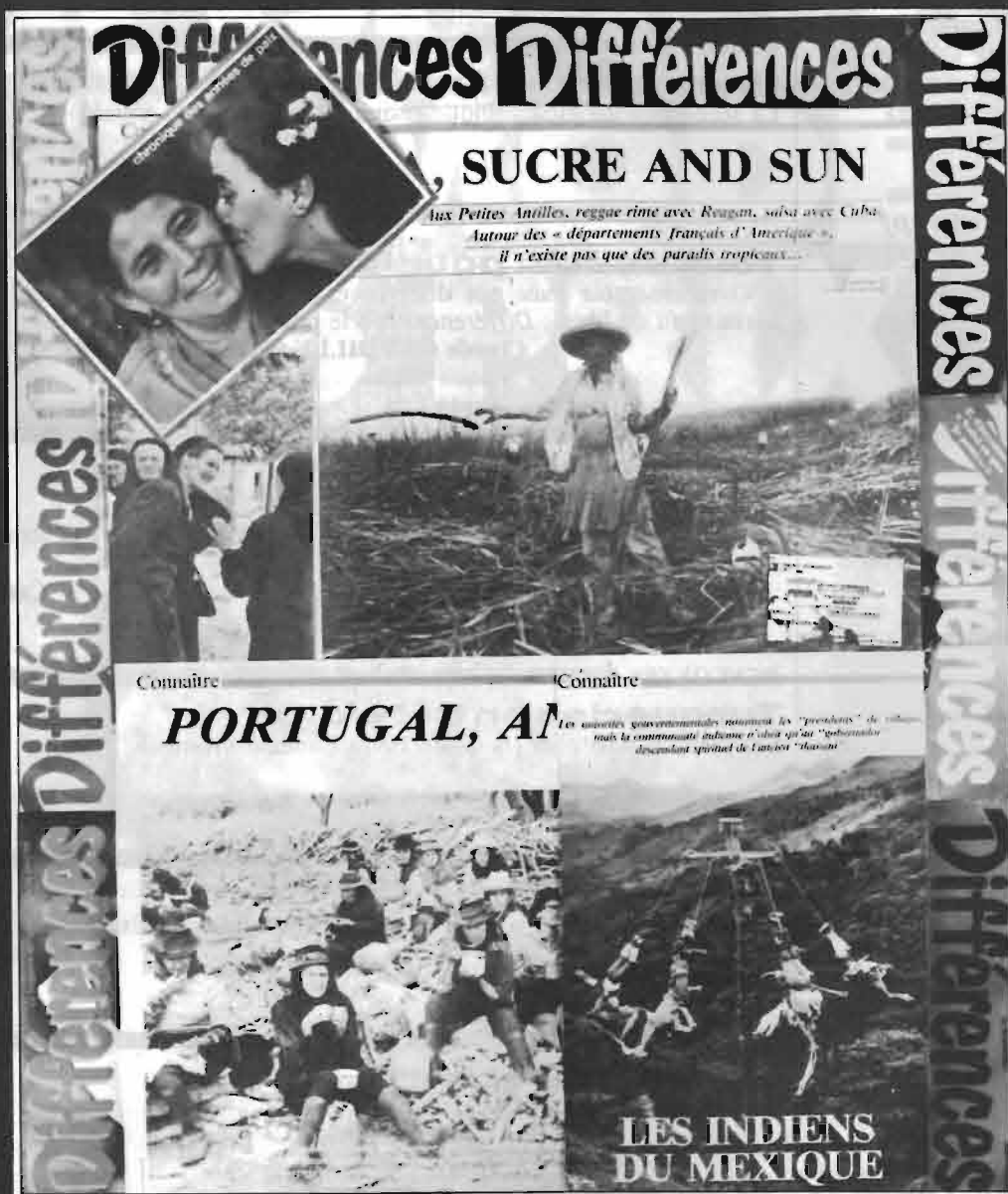
Un grand historien de la Résistance nous raconte Manouchian et son groupe, des
étrangers morts pour la France il y a quarante ans.

Henri NOGUÈRES

DÉBAT **36**

DOM-TOM : indépendance ou pas ?

Edouard Glissant, rédacteur en chef du *Courrier de l'Unesco*, nous donne le pour et le
contre.



Vous trouverez dans les numéros suivants (tous disponibles à la rédaction, 10 F l'exemplaire, 180 F la collection complète), un dossier sur : les Maliens (1), les Indiens d'Amazonie (2), l'Irlande (3), l'Inde (4), l'Islam (5), les Arméniens (6), les Indiens du Mexique (7), les premiers hommes (8), Israéliens et Palestiniens (9), le Portugal (10), la Yougoslavie (11), les Domiens (12-13), les Pygmées (14-15), les Québécois (16), l'Algérie (17), le Liban (18), Londres (19), le Brésil (20), les Antilles (21), le Bangladesh (22), l'Australie (23), le Caire (24-25), le Mozambique (26), le Maroc (27), les Lapons (28), le Japon (29-30).

**Je m'abonne à Différences,
le mensuel qui vous fait voyager.**

150 F (1 an) 80 F (6 mois) 200 F (soutien)

NOM _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Commune _____

Profession _____

Bulletin dûment rempli accompagné d'un chèque à retourner à :

Différences (Service Abonnements), 89 rue Oberkampf, 75011 PARIS.

Abonnement 1 an : étranger : 180 F ; chômeur et étudiant : 130 F.

DIFF. 31



ANNIVERSAIRES

En couverture : l'« Affiche rouge » dénonçant le groupe Manouchian.

Bissexile et olympique, l'année 1984 pullule d'anniversaires historiques en chiffres « ronds ». Voici exactement quarante ans que les nazis et leurs complices vichyssois placardaient sur les murs de France la fameuse « affiche rouge » désignant à la réprobation publique les « terroristes » du groupe Manouchian.

Leur but : discréditer la Résistance en la présentant comme une entreprise anti-française de bandits étrangers :

« Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Ils cherchaient un effet de peur sur les passants. »

Mais, comme l'écrit Aragon, dans l'immortel poème qu'il leur a consacré, mis en chanson par Léo Ferré, des inconnus traçaient de nuit sous les portraits des vingt-trois combattants exécutés, quatre mots d'hommage et de vérité : « Morts pour la France ». Des affichettes manuscrites soulignaient même : « Ils sont plus français que Pétain et Laval ».

Face aux collaborateurs serviles de l'occupant, ces jeunes hommes venus de l'Arménie lointaine ou de l'Europe centrale, juifs pour la plupart, sauvaient, avec tous les patriotes, l'honneur de leur pays d'adoption en offrant leurs vies pour sa liberté :

« Vingt-et-trois étrangers et nos frères pourtant
Vingt-et-trois qui criaient la France en s'abattant. »

Ils ne furent pas seuls. Près de la Bastille, une plaque honore le souvenir des Nord-Africains tués en août de la même année dans les combats pour la Libération de Paris. Sur tous les champs de bataille de la guerre de 1939-45 — de l'Alsace à Montecassino —, des volontaires étrangers se sont couverts de gloire. Les noms de beaucoup d'entre-eux figurent sur les monuments aux morts de nos villes ou de nos villages, comme d'autres sur les stèles dédiées aux Résistants, mêlés à ceux du terroir.

Si l'on remonte à 1914 — autre anniversaire, autre conflit — comment ne pas évoquer le sang versé au nom de la France par les « formations indigènes d'infanterie » levées dans les colonies : les tirailleurs algériens, annamites, sénégalais ou malgaches, voués aux opérations les plus périlleuses.

De tels événements créent des liens profonds entre les communautés qui se sont, génération après génération, adjointes à la nation française.

La paix et la démocratie revenues, ils devraient porter certains, qui se posent en défenseurs des valeurs nationales, à plus de pudeur et de dignité. Alors que se manifestent tant d'ingratitude et de haine envers les travailleurs immigrés vivant maintenant en France, il importe de rappeler la solidarité qui prévalut au temps du malheur : solidarité toujours valable pour affronter les difficultés économiques de notre temps. L'honneur, aujourd'hui, c'est de ne pas l'oublier.

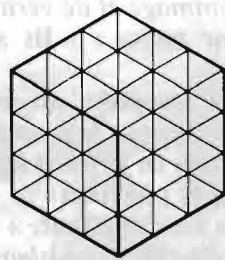
Et la lucidité, c'est de se souvenir aussi qu'il y a cinquante ans tout juste, le 6 février 1934, des démagogues utilisaient déjà le racisme — alors anti-juif — pour manipuler des foules inquiètes et désespérées. Ces agitateurs aux slogans grossiers, à l'influence encore limitée, allaient bientôt, sous la protection d'Hitler, faire régner sur tout le pays l'oppression, la terreur et la honte.

Il est plus facile de prendre en traître un peuple divisé, aveuglé par les passions racistes. Il y a quatre-vingt-dix ans, commençait l'affaire Dreyfus, et il y a trente ans la guerre d'Algérie.

Différences

dorothee bis

gifco



28-30, RUE PASTEUR
94800 VILLEJUIF
Tél. : 677 22 60

POUR TOUS VOS BESOINS :

- Sport, plein air, camping, sport d'hiver
- Aménagement de centres culturels, sociaux-éducatifs, sportifs
- Machines de bureaux
- Matériel et fournitures d'imprimerie
- Fourniture de tous papiers, fabrications, stock
- Fournitures de bureaux
- Cadeaux, textile, jouets...

IL Y A PRÈS DE CHEZ VOUS UNE AGENCE GIFCO

LILLE - LONGWY - ROUEN - LORIENT - LYON - MARSEILLE - MONTPELLIER - BORDEAUX - TOULOUSE - POITIERS - PÉRIGUEUX - MONTLUÇON

**PROFITEZ
DE NOTRE
EXPÉRIENCE...**

Art contre / against Apartheid : LE CATALOGUE !

Un luxueux ouvrage, qui rassemble les 109 peintres, écrivains, philosophes, savants du monde entier qui participent à l'élaboration d'un futur musée contre l'apartheid. Avec une notice sur l'Afrique du Sud.

155 pages - Français - Anglais - 150 F à commander à Différences, 89, rue Oberkampf 75011 Paris.

Sécheresse au Mozambique

Une aubaine pour l'Afrique du Sud

« *Imaginez un pays occidental totalement privé d'électricité. Ce serait la catastrophe. Pour le Mozambique, la sécheresse a atteint ces proportions* ». Lors d'une récente tournée d'information en Europe, M. Arranda da Silva, ministre du Commerce intérieur du Mozambique, a dressé un sombre tableau de la situation alimentaire de son pays. La sécheresse qui sévit sur les régions Centre et Sud depuis bientôt trois ans aurait fait environ dix mille morts : cinquante par jour au plus fort de la famine dans la seule province d'Inhambane, la plus touchée.

A l'heure actuelle, plus de quatre millions de Mozambicains souffrent de malnutrition. M. Arranda da Silva a cependant souligné que, grâce à l'aide alimentaire internationale (environ 230 000 tonnes de céréales pour 1983 provenant en grande partie de la CEE et de l'ONU), « on ne mourrait plus de faim au Mozambique ».

Cependant, les conséquences de cette sécheresse risquent de se prolonger pendant de longues années. Ainsi, pour survivre les paysans ont été obligés de manger les semences que traditionnellement ils conservent pour les saisons à venir.

D'autre part, la situation économique du pays, déjà désastreuse, n'a cessé de s'aggraver. « Avec la sécheresse, nous avons dû multiplier nos achats de céréales par deux » a expliqué le ministre.

De ce fait, le Mozambique s'est trouvé dans l'incapacité de payer son pétrole « cash » à ses fournisseurs, dont l'URSS, qui lui consentaient à cette condition d'importants rabais. D'où un approvisionnement limité et une pénurie en carburant qui rend difficile



M. Arranda da Silva, ministre du Commerce intérieur

Le gouvernement de Maputo appelle à l'aide

tout acheminement de vivres et contraint les coopératives agricoles à réduire leurs surfaces cultivées.

Les besoins restent donc cruciaux et un « Collectif Français Urgence Mozambique », présidé par Danièle Mitterrand, vient d'être créé à l'initiative d'une vingtaine d'ONG. (1)

Un voisin encombrant

Les facteurs climatiques suffisent-ils à expliquer la rapide dégradation de la situation économique ? Pays jeune, le Mozambique manque certes de cadres et de structures. Mais, pays progressiste, il fait frontière avec l'Afrique du Sud.

Le gouvernement raciste de Prétoria n'a jamais cessé d'accuser l'ancienne colonie portugaise d'abriter des bases armées de l'African National Congress, principale organisation de lutte contre le régime d'apartheid sud-africain.

Les autorités de Maputo

n'ont, quant à elles, jamais consenti à extradier un seul des militants de l'ANC réfugiés sur leur territoire.

Cernée par les pays progressistes de la Ligne de front, la minorité blanche au pouvoir à Prétoria a mis au point à partir de l'expérience anglaise deux stratégies en Afrique australe : l'entrisme économique, qui resserre les liens de dépendance à son égard, et l'appui direct aux mouvements terroristes, voire leur création, qui destabilise les régimes en place et permet ensuite d'appliquer la première tactique. (2)

Le Mozambique a durement souffert des activités de guérilla de la RNM (Résistance Nationale Mozambicaine), auteur de nombreux sabotages, dont celui des principaux pipe-lines, des lignes de haute tension partant du barrage de Cabora-Bassa, et d'une partie de la flotte de pêche mozambicaine.

Equipés, entraînés par Prétoria, les « bandits », comme on les appelle à Maputo, ont, selon M. Arranda da Silva,

largement contribué au délabrement de la situation alimentaire dans les provinces du Sud. « De nombreuses infrastructures ont été détruites dans la province d'Inhambane, des camions incendiés, et la plupart des boutiques de détail qui jouent un rôle de premier plan dans les campagnes mozambicaines ont été mises à sac ».

Bien avant la sécheresse, par peur de l'insécurité, de nombreux paysans ont quitté leur terre pour prendre refuge auprès de l'armée régulière. Les vols de bétails se sont multipliés. Fin 83, le ravitaillement ne s'effectuait plus que sous la protection des militaires. « Au cours de l'année dernière, vingt fonctionnaires de mon ministère sont morts en accompagnant des camions de ravitaillement » a souligné M. Arranda da Silva.

Pris à la gorge, les Mozambicains ont rencontré les représentants du gouvernement sud-africain le mois dernier et constitué des groupes de travail bilatéraux. Moyennant l'assurance d'une sécurité toute relative, Maputo devra certainement accepter de voir revenir des investisseurs privés chassés lors de l'indépendance en 75. Mais surtout consentir à l'apport de capitaux sud-africains dans certains secteurs de l'économie, dont le tourisme. Isolé en Afrique australe, battu en brèche dans le monde entier, le régime de l'apartheid garde la dent dure. De surcroît, la sécheresse vient à point pour lui livrer le Mozambique pieds et poings liés. □

Véronique MORTAIGNE
/POM

(1) Collectif Français Urgence Mozambique B.P. 8607, 75327 Paris Cedex 07 - C.C.P. n° 8-23 - Paris.
(2) Voir Différences n° 9 - L'encerclement.

Le fléau et la balance

La cour d'assises de Nice condamne René Ramillien, trente-cinq ans, et Joseph Bensaci, vingt et un ans, à respectivement quinze et dix ans de réclusion criminelle. Le 22 novembre 1981, ces deux hommes avaient tué un Algérien de trente-neuf ans qu'ils n'avaient jamais vu auparavant, en le massacrant à coups de galets et de manche de cric. (9 décembre).

La cour d'assises du Var acquitte un représentant de commerce poursuivi pour avoir grièvement blessé d'un coup de carabine un jeune Tunisien soupçonné de commettre un vol dans une voiture. Le 8 septembre 1981, René Gazin, 31 ans, avait aperçu un groupe de quatre jeunes qui semblaient dévaliser un véhicule en stationnement, à Arcs-sur-Arfeins (Var). S'étant emparé d'une carabine, il avait fait feu et blessé grièvement un membre du groupe, un garçon de 17 ans, qui avait dû subir une ablation de la rate. A la suite de cette affaire, deux des jeunes gens avaient été condamnés pour vol à la roulotte par le tribunal correctionnel de Draguignan. Le ministère public avait requis contre R. Gazin, inculpé de tentative d'homicide volontaire, trois à quatre ans de prison avec sursis. (12 décembre).

Au pays de l'Apartheid

Répondant à une question écrite de Véronique Neiertz (PS),

Claude Cheysson annonce que la France suspend sa participation au « groupe de contact » occidental sur la Namibie, composé de cinq pays (Etats-Unis, France, Grande-Bretagne, Canada et RFA).

Sans ménager ses partenaires, le ministre français estime que le groupe de contact « doit être mis en sommeil faute de pouvoir exercer honnêtement le mandat qui lui a été confié ». Il révèle que « le gouvernement de l'Angola notamment a fait savoir récemment qu'il pensait que les travaux du groupe de contact ne pouvaient plus rien apporter. Le gouvernement français a donc décidé qu'il n'assisterait à aucune nouvelle réunion du groupe de contact ». (9 décembre).

L'Angola annonce une nouvelle attaque lancée par les troupes sud-africaines contre la ville de Cahama (dans le sud angolais). Les forces sud-africaines renforcent également leurs positions à Quiteve (100 km à l'est de Cahama) et à Otchinjau (50 km à l'Ouest). (12 décembre).

L'Angola n'accepte pas la proposition faite par l'Afrique du Sud devant le conseil de sécurité de cesser pour un mois ses « poursuites à chaud » en territoire angolais à condition que Luanda cesse d'appuyer les guérilleros de la SWAPO en Namibie. (16 décembre).

Les forces sud-africaines pénètrent de 20 km en territoire angolais pour attaquer les maquisards qui luttent pour l'indépendance

de la Namibie. Le général Constand Viljoen, chef des forces de défense sud-africaines, affirme que quatorze cents maquisards de la SWAPO se préparent à infiltrer la Namibie à partir de l'Angola. Il ajoute que les maquisards trouvent de plus en plus de refuge auprès de l'armée angolaise et il affirme que des affrontements directs entre soldats sud-africains et forces angolaises et cubaines se sont produits. Il dément que les troupes sud-africaines aient massacré des civils comme l'affirment les Angolais.

L'Angola affirme que les forces sud-africaines occupent la ville de Cassinga, située à 200 km de la frontière, ainsi que plusieurs autres villes. (28 décembre).

La France condamne la dernière attaque armée de l'Afrique du sud contre l'Angola, que « rien ne saurait justifier », déclare le porte-parole du Quai d'Orsay. (29 décembre).

Vogue le navire

La marine israélienne bombarde à Tripoli les positions de Yasser Arafat et de ses partisans, qui attendent leur évacuation par des navires grecs. (10 décembre).

Max Gallo, le porte-parole du gouvernement confirme que la France, n'a pris « de décision d'autre nature que celle de soutenir l'initiative de l'ONU de procéder à l'évacuation ». Il précise par ailleurs que des contacts diplomatiques sont engagés avec Tel-Aviv pour sonder les intentions israéliennes et aussi pour obtenir des garanties de « non-intervention » pendant l'opération d'évacuation. (11 décembre)

Israël réitère son veto au départ du chef de l'OLP et de ses quatre mille partisans sous pavillon de l'ONU. Les Grecs, qui n'ont toujours pas envoyé leurs bateaux, se montrent de plus en plus hésitants à assurer l'évacuation. (12 décembre).

La longue attente prend fin, cinq navires grecs embarquent Yasser Arafat et ses partisans, à destination de la Tunisie, du Nord-Yemen et de l'Algérie. Un départ rapide, presque ordinaire, qui ne ressemble en rien au retrait triomphal de Beyrouth il y a quinze mois. (20 décembre).

Yasser Arafat affirme la nécessité de la proclamation d'un gouvernement palestinien en exil, rapporte le journal saoudien Al-Youm. (21 décembre).

Dans la déclaration au quotidien Saoudien Odysseus Elytis après sa rencontre avec le prési-

dent égyptien Hosni Moubarak, M. Arafat affirme qu'il est « convaincu plus que jamais, et à la suite des derniers événements auxquels a fait face la lutte palestinienne à Beyrouth et à Tripoli, de la nécessité de la formation d'un gouvernement palestinien en exil pour poursuivre la lutte politique et militaire palestinienne au cours de l'étape prochaine ».

Il indique que « cette question sera à la tête des questions qu'examinera le Conseil national palestinien (CNP-Parlement) qui doit se tenir à Alger en février prochain. »

Selon M. Arafat, la proclamation d'un gouvernement palestinien en exil rencontrera « une large approbation dans le monde arabe ». Il affirme que « la prochaine étape de la lutte palestinienne se définira par une action politique, diplomatique et populaire qui prendra corps lors de la prochaine réunion du CNP à Alger » (23 décembre).

Néo-nazisme

Le danger néo-nazi, sous sa forme la plus violente, existe en RFA, malgré l'interdiction récente d'un des plus importants mouvements d'extrême-droite, estime le ministre ouest-allemand de l'Intérieur, Friedrich Zimmermann, dans une interview publiée par le quotidien conservateur Die Welt.

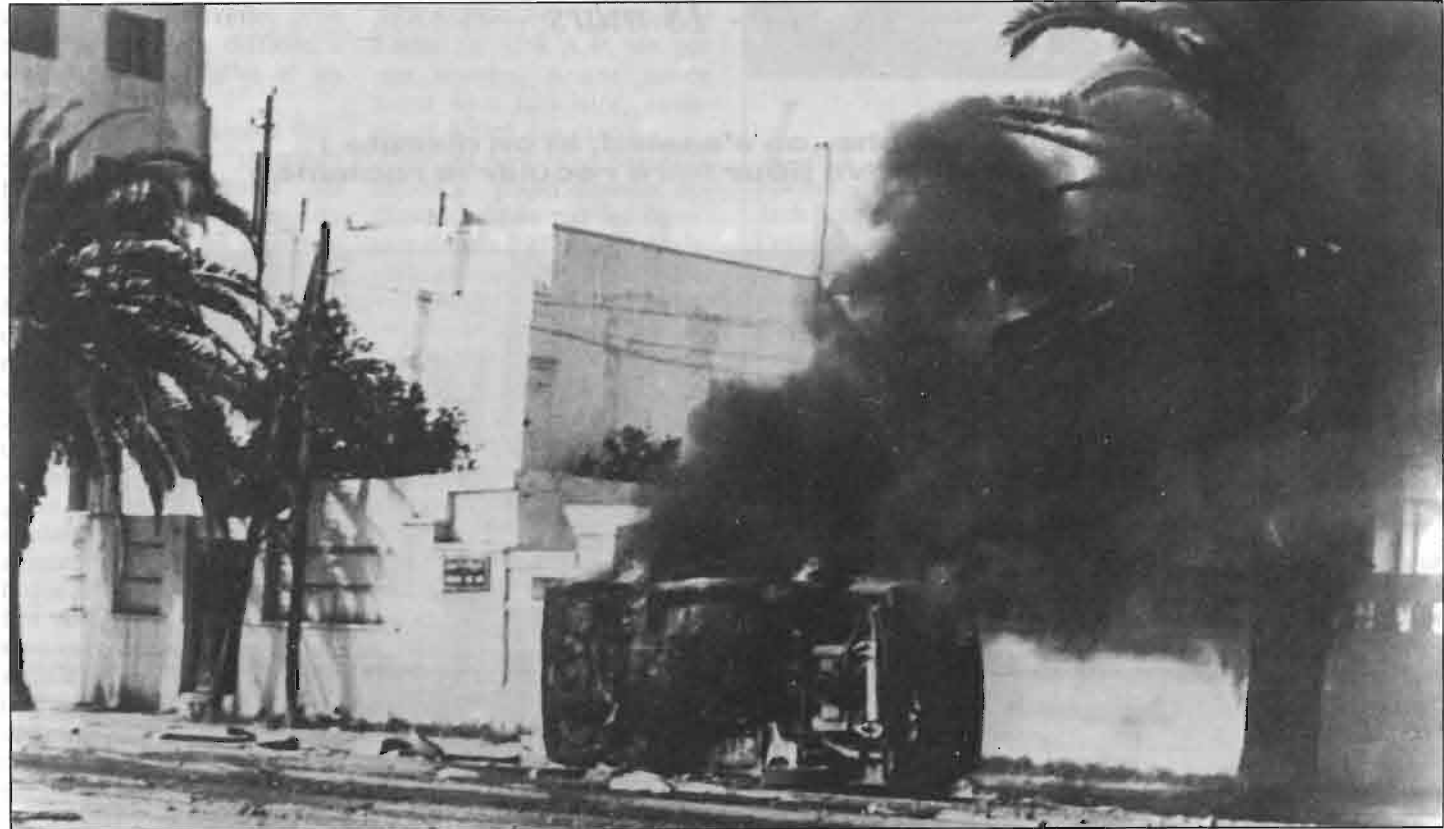
Zimmermann dénonce « les néo-nazis fanatiques » et la menace qu'ils représentent. Il estime que « sur les mille quatre cents néo-nazis connus en RFA, près de trois cents sont considérés comme des militants actifs ».

Par ailleurs, un ancien lieutenant SS, Arnold Strippel, âgé de soixante douze ans est inculpé de meurtre par le parquet de Hambourg pour la mort d'au moins quarante personnes, apprend-on de source judiciaire. (13 décembre).

L'Ajolais nouveau est arrivé

Des salariés de l'entreprise de tissage Tenthorey Val d'Ajol à 40 km d'Epinal, font grève une heure pour protester contre l'embauche provisoire d'un travailleur marocain, que la direction avait embauché sans consultation, au lieu d'un des deux cent onze Ajolais demandeurs d'emploi.

Une pétition du personnel signée par quarante six ouvriers français et adressée au patron stipulait : « Nous n'acceptons plus l'embauche de main d'œuvre



Tunis, 4 janvier 84 : le pain augmente, les voitures brûlent

étrangère comme vous l'avez fait abusivement dans le passé. Cela dit sans racisme, sectarisme, raison politique ou syndicale. Nous vous prions de ne voir là qu'un geste de solidarité envers les demandeurs d'emploi ajolais ». (14 décembre).

Seuil d'intolérance

En Belgique, comme dans d'autres pays, l'immigration officielle a été interrompue depuis 1974. Aujourd'hui, avec le projet de loi sur les immigrés du ministre de la Justice, Jean Gol, le gouvernement belge remet en cause une série de « droits acquis ».

Le projet gouvernemental prévoit par exemple la suppression des facilités accordées aux étudiants étrangers priés également, sous menace d'expulsion, de ne plus prolonger leur séjour au-delà des études. En matière de regroupement familial, le regroupement automatique et illimité est supprimé, le nouveau projet instaure par exemple un délai très court au-delà duquel la venue de la femme et des enfants sera soumise à une permission administrative.

Autre restriction prévue : celle de l'aide financière des Centres publics d'aide sociale (CPAS) à laquelle a droit toute personne sur le territoire belge. Les clan-

destins ou les immigrés non inscrits au registre communal n'auront plus droit qu'à une aide financière et médicale symbolique.

Enfin la dernière mesure envisagée, risque de mettre la Belgique en contravention avec la Convention européenne des droits de l'homme. Ce traité prévoit en effet la liberté pour chacun de choisir une résidence sur le lieu de son choix. Or, le projet de loi prévoit la possibilité de limiter le droit d'inscription des étrangers non ressortissants de la CEE dans certaines communes pour des « raisons d'intérêt public ». C'est une reconnaissance implicite du seuil de tolérance. (21 décembre).

Le clash Talbot

Le gouvernement et la direction de Peugeot signent un accord prévoyant le licenciement et le reclassement où la formation de 1905 salariés de Talbot-Poissy, pour une bonne part immigrés, au lieu des 2900 réclamés par la direction (17 décembre). Quatre délégués CGT immigrés tiennent une conférence de presse pour proposer de donner à tous ceux qui veulent « rentrer au pays » l'équivalent de ce qu'ils coûteraient en formation en restant en France (26 décembre). Après une réunion plénière du

syndicat, les quatre délégués se rétractent « dans la mesure où la déléguée Nora Tréhel affiche son refus de licenciements. » (29 décembre).

Après une lutte difficile, et souvent contradictoire, des heurts violents opposent grévistes et non-grévistes.

Dans un communiqué, le MRAP souligne que « Français et immigrés sont également frappés par la crise ». Il dénonce avec indignation « les cris de haines et les violences racistes dont les travailleurs de Talbot ont été l'objet de la part de commandos visiblement inspirés par le patronat » (6 janvier).

Question de principes

Un jeune avocat noir de Mobile (Alabama), Christopher Clanton, plaide pour Ray Morris, Grand Dragon du Ku Klux Klan. Ce docker, responsable de la plus ancienne organisation ségrégationniste des Etats-Unis, veut obtenir de la municipalité l'autorisation d'organiser un défilé dans les rues de Chikasaw. Les hommes à la cagoule pointue entendent ainsi protester contre la déségrégation scolaire dans leur comté, et corollairement contre la présence d'un aumônier scolaire jugé trop libéral.

Une première fois déjà, le conseil municipal avait interdit le défilé, en faisant valoir que « ce genre de manifestation peut faire du tort aux commerçants de la ville ». Ray Morris ne se le tient pas pour dit. Il s'adresse à la section la plus proche de son domicile de l'Union américaine pour les libertés civiles.

Cette association met alors à sa disposition un avocat, Christopher Clanton. « Quand je l'ai vu pour la première fois, je me suis frotté les yeux, avoue Ray Morris. Mais aujourd'hui, je m'aperçois qu'il n'y a pas de problèmes entre nous. Nous sommes tous les deux des Américains, pas vrai ? ». Clanton, en tout cas, prend sa cause très à cœur : « La décision de défendre le Klan n'a pas été une décision facile à prendre, et beaucoup de gens m'ont dissuadé d'accepter le dossier. Mais c'est une question de principes. Pour nous, Noirs, dénier aux autres le droit de faire usage des garanties constitutionnelles serait en contradiction avec tout le combat que nous avons mené dans les années 60... » A l'appui de sa thèse, il cite l'exemple de cet avocat juif qui avait, toujours au nom de l'Association américaine pour les libertés civiles, défendu le droit des nazis américains à défilé dans les rues de Skokie, près de Chicago. (28 décembre).

— 16 - 17 - 18 mars —

**Après la Marche, on s'assied, et on discute :
une grande initiative pour faire reculer le racisme.**



Albert Lévy, secrétaire général du MRAP, et des membres du Bureau national présentant l'affiche des Assises « Vivre ensemble avec nos différences »

TOUS DEBOUT POUR LES ASSISES !

Ils étaient venus des Pyrénées Orientales, d'Alsace, de Bretagne ou du Nord, pour témoigner de ce qui fera et sera en France l'événement du mois de mars 84. Prêtre, décorateur, ajusteur, antillais ; né à Pau, originaire d'un quelconque pays slave à l'accent de Mont-de-Marsan, les militants ordinaires de ce mouvement qui a le front en une période si critique, de tenir des *Assises Nationales contre le racisme*. Une initiative du MRAP qui, selon les termes de son président, M. François Grémy, sera d'une ampleur sans précédent. Drôle d'idée, à l'heure où les temps sont à l'orage du côté de Poissy, où l'invective, la dénonciation, l'appel au rejet et à l'opprobre, font le quotidien des amateurs de nouvelles chasses aux sorcières ? Si en France, à n'en pas douter, la cote d'alerte est atteinte, la marche pour l'égalité du 15 décembre a été la plus belle riposte contre le

racisme. Une riposte qui ne peut aujourd'hui rester sans lendemain. Les 16, 17 et 18 mars veulent être la preuve patente de la continuité d'un combat qui s'avère, d'ores et déjà, l'histoire de l'Avenir. Une formule pour le moins originale et qui suscite de ci de là, c'est certain, des incompréhensions, des mouvements d'humeur, voire de scepticisme ; car il n'est pas si facile d'inscrire au cœur de sa vie de tous les jours, une note « différente ».

Une pyramide

D'Angoulême à Amiens, de Pantin au Havre, de Marseille à Belfort, les témoignages furent pierres premières d'une pyramide dont la construction sera nécessairement l'œuvre de tous. Nourritures de ce grand rassemblement, des « Assises Locales » prennent vie dans les quartiers, les entreprises,

les collèges, les lieux de prière : là, un débat avec un technicien de l'habitat, ici une parole syndicale sur la chaîne, ailleurs un montage audiovisuel d'un cinéma d'outre-mer, ou encore une confrontation entre « deuxième génération » et « troisième âge ».

Inventeur et créateur de ce *vivre ensemble*, tout un chacun sera, au sein même de son association, organisation, église et communauté, partie prenante de ces journées qui porteront le sceau d'un « non » sans équivoque au racisme. Voici quelques échos de ce qui va se passer chez vous.

CHALETTE. Bien connue des lecteurs de *Différences*, la ville compte 27 % d'immigrés. Les Assises se feront avec les associations sportives. Par exemple, c'est l'équipe de foot des Portugais qui représente la ville aux championnats. Chaque communauté a la sienne.

BREST. Dans un des quartiers HLM de la ville, des rencontres avec la CSL (Confédération syndicale des familles) et le CRIF (Conseil représentatif des institutions juives de France). L'idée d'un bal contre le racisme.

LES MUREAUX. Des expériences positives ont déjà vu le jour. Urbanistes et sociologues se sont déjà mobilisés, un travail de réinsertion des jeunes prouve son efficacité, un directeur d'école a lui aussi mis au point son projet d'action éducative... Un exemple de comité local à suivre...

ASNIÈRES-GENNEVILLIERS. Une radio, une télé câblée, tout cela en direct avec les habitants, les associations, les partis politiques, les syndicats, les églises. A Asnières, dans le quartier Nord, les Mourinoux, les contacts sont pris pour faire, avec la population, des Assi-

ses qui soient le reflet d'un quotidien parfois difficile à vivre entre les vigiles et les locataires.

PARIS XI^e. Des Assises fleurissent, mais oui pourquoi pas, à la Maternité des Bleuets, à la Mosquée, au Lycée Voltaire, où quatorze nationalités sont représentées...

MULHOUSE. Vous qui êtes de la région, branchez-vous sur *Radio Dreyerland* tous les vendredis de 20 h 30 à 21 h 30 ; vous saurez tout, mais vraiment tout sur les Assises locales du Haut-Rhin, grâce à l'intervention hebdomadaire de Francine, qui anime le comité local de Mulhouse.

Les difficultés rencontrées sont essentiellement d'origine sociale et les syndicats seront là pour témoigner du travail accompli dans les entreprises pour « *vivre ensemble avec nos différences* ».

STRASBOURG. Le Comité Local du MRAP, de par son histoire, a une action avant tout judiciaire, exemplaire à bien des égards.

Ainsi, les Assises du Bas-Rhin seront un grand moment des droits conquis par les immigrés depuis 1972. Mais également les enseignants, les infirmières vont se mobiliser sur le terrain de leur quotidien.

Des actions seront prévues dans le quartier Neuhoff, où le pasteur Bernard anime une association de solidarité. Les Tziganes seront présents eux-aussi avec le père Daval.

REIMS. D'ores et déjà un gala prévu le vendredi 3 février avec des groupes et associations culturels d'immigrés : Mara Jerez, Saïd et d'autres encore. Dans les quartiers, ça bouge aussi, de la Croix Rouge à Wilson.

Un appel est lancé à tous ceux pour qui vivre ensemble à



Des militants du MRAP à la Bourse du travail

LE HAVRE. Des contacts multiples ont été pris avec les différentes composantes de la vie locale et départementale.

Pour vous en donner un aperçu, lisez donc cette liste qui ne se prétend pas exhaustive : CGT, CFDT, FO, FEN, SNES, SNETP, CSF, CNL, CFPE, PEEP, PCF, PS, PSU, LCR, APAM, Bureau d'accueil, Accueil des Migrants, AMAH, ATS, la municipalité, Amnesty, Mouvement de la Paix, MAN, CODENE, JOC, les Eglises, les Comités d'entreprises...

Et maintenant, à vous la parole.

Reims avec ses différences signifie, au-delà des divergences, un acte d'urgence.

AMIENS. Dans le quartier du Pigeonnier, qui fait actuellement l'objet d'une opération de la *Commission Dubedout*, les thèmes de l'habitat et de la cohabitation seront mis en exergue pendant les Assises du 26 février. Le sport et « *vivre ensemble à seize ans* », en collaboration avec René Vautier, seront un des grands moments de ces Assises.

Par ailleurs, un jeune Maghrébin de la « deuxième génération » vient d'écrire une histoire... la sienne. Il sera là pour témoigner.

FLASH

LES BEURS sont en vitrine. Inauguration par Jack Lang, le 17 janvier, de l'exposition du CCI du Centre Beaubourg consacrée aux enfants de l'immigration (voir *Différences* n° 30). On se presse, on s'écrase : si on n'était pas encore convaincu de l'émergence d'une nouvelle conscience antiraciste, l'affluence même de ce jour en est la preuve, et prépare de beaux jours à l'expo, ouverte jusqu'à fin mars. Allez-y vite.

A TALBOT, une drôle d'initiative, une conférence de presse de dissidents de la CGT-Talbot, avec quelques affirmations bizarres : « *Les immigrés sont incapables de suivre une formation... Les syndicats négligent leurs vraies revendications... Ils veulent rentrer au pays* ».

HAPPY birthday to you ! Ça y est ! Le 2 novembre dernier, le Président Ronald Reagan a signé une loi faisant du 15 janvier, jour anniversaire de la naissance de Martin Luther King, un jour de fête nationale aux Etats-Unis. Cette nouvelle loi situe cette fête le troisième lundi de janvier, à partir de 1986 (!). Elle sera bien davantage qu'un hommage symbolique à Martin Luther King, elle sera la reconnaissance aux Etats-Unis et dans le monde, tant par les Noirs que par tous les autres, des objectifs du combat pour lequel il a fait le sacrifice de sa vie.

Ce jour de fête nationale est une grande victoire pour tous ceux qui luttent, aux Etats-Unis et ailleurs, pour la liberté et l'égalité entre tous les hommes. **R.P.**

DES CARTES postales de soutien à envoyer à Winnie Mandela, la femme du plus vieux prisonnier politique du monde, sont disponibles au MRAP, 89 rue Oberkampf - 75011 PARIS. Nelson Mandela est détenu depuis 1962. Il est interdit de citer son nom, ou celui de Winnie dans la presse sud-africaine. A vos plumes.

Pour atténuer les rigueurs de l'hiver, les habitants de Meaux ont eu une semaine pour se réchauffer au soleil des cinémas africain et sud-américain.

Organisée par le MRAP du 9 au 14 janvier, une semaine de cinéma sans frontière, avec « *Les déracinés* », de Lamine Merbah, « *Bourg la folie* », de Benjamin Jules Rosette. ... Rien que du bonheur en 35 millimètres.

Une mention, aussi spéciale que tardive, à *l'Equipe Magazine*, pour son numéro consacré au racisme dans le sport, avec les meilleures photos du monde, puisque ce sont celles d'Abdelhak Senna, le photographe de *Différences*, et au *Courrier de l'UNESCO*, pour son numéro consacré au racisme.

Jean-Pierre Garcia était au Festival du cinéma de la Havane pour *Différences*, où c'est le film de Tomas Gutierrez Alea, « *Hasta cierto punto* », qui a été couronné. Rappelez-vous, Gutierrez Alea est le réalisateur de « *La ultima cena* » qu'on a vu récemment en France.

A vos oreilles : le 10 février, prochaine émission *Différences-TSF*, sur 93MgH, de 19 h 30 à 21 h. Le 15, TSF reçoit toute la journée Pierre Perret, à l'occasion de ses vingt-cinq ans de carrière.

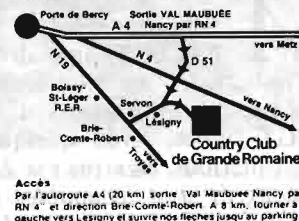
Le plus beau jour de votre vie au
**Country Club
de Grande Romaine**

dans un parc de 30 ha avec piscine chauffée, tennis, etc.
à 25 minutes de Paris par autoroute A4.
Ouvert toute l'année
Tél. 002.26.01/21.24/21.28 - 77330 Lésigny

La chambre des mariés est offerte par l'établissement
Spécialiste du lunch dînatoire chaud et froid à discrétion



2 salles autonomes s'ouvrant
sur le parc et la piscine.
Sono, disc-jockey
inclus dans nos forfaits.
Hôtel *** NN, 90ch. - Parking gratuit.



**LES
EDITIONS
DU
TEMOIGNAGE
CHRETIEN
PUBLIENT**

**DES
ARMES
FRANCAISES
POUR LE
TIERS MONDE?**

Quel est le pays du monde qui vend le plus d'armes par rapport à son nombre d'habitants? Ne cherchez pas loin. C'est de la France qu'il s'agit.

Voilà, enfin édité, la présentation très complète de ce dossier important à travers les approches techniques, politiques, syndicales, morales et religieuses.

Est-il normal que la France soit dans cette situation et que 80 % de ses exportations d'armes soit en direction du tiers-monde?

Enfin, comment pourrait-on progressivement modifier cet état de choses?

BON DE COMMANDE

Veillez m'envoyer l'ouvrage « DES ARMES FRANÇAISES POUR LE TIERS-MONDE »

Nom Prénom

Adresse

Cl-joint mon règlement à l'ordre de
ETC (ou CCP 5023 99 S PARIS)
49, rue du Fg Poissonnière 75009 PARIS

65 F
Franco

MITSUBISHI
MACHINES A COUDRE
MOTEURS A EMBRAYAGE
IMPORTATEUR EXCLUSIF

Universal

S.A. AU CAPITAL DE 600 000 F

37, Bd Voltaire, 75011 PARIS - Tél. 700.00.17
Pièces détachées et renseignements 700.60.39

un abécédaire pour mémoire

L'association de solidarité franco-arménienne publie une affiche de Krikor Tcherkezian, pour faire connaître la culture, et l'histoire tragique du peuple arménien.
50 F l'affiche

Solidarité franco-arménienne,
95, rue du Ruisseau, 75018 PARIS

**JOIGNEZ-VOUS A
MRAP-SOLIDARITE**

MRAP-SOLIDARITE, complément du MRAP, créé en vue d'actions ponctuelles et matérielles, a pour but d'intervenir rapidement en faveur des victimes du racisme, tant en France que dans le monde.

Enfants réfugiés d'Afrique du Sud
De plus en plus de réfugiés de ce pays et de Namibie (sous domination sud-africaine) vivent dans les pays limitrophes, dits de la ligne de front, dans des conditions extrêmement difficiles. Dans l'immédiat, il nous faut des cahiers, des crayons, des jeux ou de l'argent pour acquérir ces objets.

Victimes d'actes racistes en France
En France, de nombreuses personnes sont victimes d'odieuses actes de racisme. Le MRAP les conseille juridiquement, mais ne peut les aider pécuniairement à porter plainte et ou faire face à leurs obligations personnelles.

MRAP-SOLIDARITE veut prendre ce relais.
Membre actif : 50 F. Adhérent : 150 F. Donateur : 200 F. Bienfaiteur : 500 F.
Les chèques doivent être libellés à l'ordre de MRAP-SOLIDARITE et adressés 89, rue Oberkampf, 75011 Paris.

PRÉJUGÉS

« Ils feraient mieux
de rentrer chez eux »

Les
invitations
au
voyage
(de retour)



A. SENNA

Talbot, janvier 84. « Jeter un morceau
pour préserver le reste »

Aux temps glorieux de l'expansion, il semblait tout naturel d'importer une main d'œuvre étrangère destinée à répondre aux besoins accrus de notre économie. C'était dans les années soixante. La crise aidant, c'est au nom de la raison que les stratèges du Café du Commerce, mais pas seulement eux, brandissant deux millions de chômeurs contre quatre millions d'immigrés, prétendent qu'en 83, l'équation est simple à résoudre. Vous savez comment.

Des primes

Quand les boulons volent bas chez Talbot, et que sur nos écrans de télé défilent les visages de Nourredine, Ali et Ahmed, la question revient en force. Et l'on parle beaucoup des conditions de retour au pays et du montant des primes à accorder. Seulement la mathématique est trop naïve et, en l'occurrence, un immigré n'égale pas un Français. Au mois d'octobre dernier, Différences et le magazine télévisé Mosaïque, rassemblant des économistes, des

sociologues, des militants syndicaux, tentaient d'aller un peu plus loin que le bout du bon sens, et opéraient un certain nombre de mises au point. A commencer par cette constatation : le patronat dans son ensemble ne demande pas aujourd'hui le départ des immigrés, il sait bien, lui, qu'un emploi n'équivaut pas à une personne et que les questions de qualification, de rémunération et de conditions de travail sont déterminantes. Il sait aussi qu'en période de « crise », c'est-à-dire aujourd'hui de restructuration, une certaine souplesse et flexibilité de la main d'œuvre lui est nécessaire. Il est bien évident que la population immigrée lui est de ce point de vue indispensable. Pour reprendre l'expression du sociologue Jacques Barou, elle sert pour notre société d'« atténuateur à la crise » parce qu'elle accepte les conditions de travail plus difficiles, et subit plus facilement la précarité de l'emploi (1).

Il est également clair que dans les secteurs économique parti-

culièrement sensibles aux aléas de la conjoncture, où les immigrés sont présents en grand nombre, le problème de l'emploi se pose de façon globale. Chez Talbot, les licenciements visent une catégorie de travailleurs, parmi laquelle, c'est vrai, il y a beaucoup d'immigrés, mais pas seulement. De même que dans les travaux public, secteur très menacé, sur les trente mille travailleurs concernés par le chômage, six mille seulement sont étrangers. La solution aux problèmes de l'emploi dans ces secteurs ne saurait donc passer par un découpage en tranches plus ou moins colorées de la masse des salariés, dont il faudrait jeter un morceau pour préserver le reste. Par ailleurs, dans le cadre de la nécessaire restructuration de notre système économique et pour faire face aux besoins de l'évolution scientifique et technique, notre pays ne pourra pas faire l'économie

de la masse des jeunes issus de l'immigration et qui sont aujourd'hui en formation.

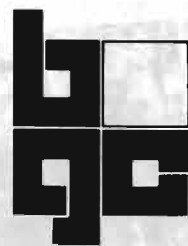
Sans doute y-a-t-il là un des enjeux fondamentaux du débat, et le patronat français, pour s'adapter à de nouvelles exigences, devrait bien consentir un effort auquel il se refuse aujourd'hui : celui de la formation des travailleurs immigrés et des autres. D'autant plus que rien ne l'empêchait de le faire avant. Comme dit Fraighi Abdallah, militant CGT chez Talbot (2) : « Est-ce que c'est moi qui ai décidé de rester OS à vie ? » Chez Talbot, plus que le retour au pays, c'est ça l'actualité. □

Catherine HELBERT

(1) Durant les deux dernières années le taux de chômage de la population française a augmenté de 23 %, celui de la population immigrée de 35 %.

(2) La Voix Ouvrière, 9 janvier 84

BANQUE
GENERALE
DU
COMMERCE



siège social 36 rue Marbeuf Paris 8e—tel 256 70 00
agence 53 rue de Turbigo Paris 3e—tel 278 58 18

LES TISSUS



5, RUE DES JEUNEURS
75002 PARIS

Tél. : 256 76-85
— 35-72

LOIFRAK
Toute la bijouterie fantaisie
10, rue de Lancry - 75010 Paris

VANBEL
Fabrique de bonneterie
144, rue du Chemin Vert - 75011 Paris

Claude Girard
Maroquinerie
Gros — 1/2 Gros
Import — Export
30, rue du Temple - 75004 Paris

Nous voulons faciliter votre vie
en facilitant vos déplacements.
Toujours tous les jours.



RATP Pour mieux vivre Paris et l'Ile-de-France.

Centre d'Information Téléphonique (CIT): 346.14.14.

GROS PLAN

— *Ballon rond et bonnes idées* —

Du foot-ball pour tout le monde

Janvier 1976. Les habitants d'un HLM du XIX^e arrondissement défilent derrière une pancarte : « *Non aux Arabes* ». Ils protestent contre l'installation dans leur immeuble d'une association sportive, *L'Espérance arabe*. Le sang - chaud - de son président, Mustapha Gemache, ne fait qu'un tour. Il a téléphoné au commissariat qui a répondu ne rien pouvoir faire sans incident. Il sort et cogne : Voilà pour l'incident... Sept ans plus tard, tout le monde lui dit poliment bonjour. Les gosses filent doux devant sa carrure imposante de patriarche et les ménagères viennent lui faire des confidences. Un nerveux, Mustapha. Ancien militaire reconverti dans l'animation, il est à la fois adoré et redouté. En 1974, il s'aperçoit soudain que ses jeunes compatriotes filent un mauvais coton. Partout, ils décrochent la palme de la turbulence, voire de la délinquance. Mustapha décide d'y mettre bon ordre. Il convoque une poignée de fidèles dans son salon et fonde *L'Espérance arabe*, club omni-sport. Le téléphone arabe fonctionne bien : *L'Espérance*, devenue Fédération, agréée par la Jeunesse et les sports, regroupe aujourd'hui soixante dix mille adhérents, réparties en vingt deux sections sur l'ensemble de la France. Si les clubs E.A. ont été créés pour les jeunes Magrébins, ils accueillent dans leurs rangs près de 40 % de Français. Toutes les équipes sont d'ailleurs placées sous le signe multiracial : juifs, arabes, Français, Antillais, asiatiques se mélangent et jouent ensemble, des « poussins » aux « vétérans ». *L'Espérance arabe* innove à ce titre dans le monde des sports, car, selon la loi, une association sportive ne doit pas comprendre plus de deux étrangers.

Quatre autocars et dix gendarmes

L'obstacle législatif est contourné par dérogation. Beaucoup plus dur est la conquête des stades municipaux, un bon nombre se faisant tirer l'oreille. Fidèle à ses méthodes de choc, Mustapha organise des opérations-commandos : Dans une petite ville de province, le maire interdit l'accès de son stade : « *J'ai loué quatre autocars et hop ! A l'entrée du stade, il y avait dix gendarmes. Nous, on était sept cents...* » La force publique

s'est repliée dans le calme et le dignité... D'ailleurs, maintenant, le maire est ravi : le club E.A. gagne tous les championnats de première division. Derrière l'homme d'action qu'est Mustapha, se cache aussi un très habile pédagogue : il attire les jeunes avec un ballon de football et finit par les faire asseoir derrière un tableau noir. Après l'entraînement, on passe à l'arabe littéraire. « *Ils apprennent en rigolant. Un mot d'arabe entre deux mots d'argot ou de verlan* ». Autre activité : la peinture. Sur les murs des locaux de *L'Espérance*, les natures mortes voisinent avec les photographies d'équipes, les dessins d'enfants alternent avec des médailles, un tableau surréaliste illustrant La Mecque fait face à la coupe en argent offerte par Chirac.

Dialogue et discipline

Films culturels, cours d'alphabétisation, théâtre, karaté, tennis complètent l'éventail de choix offert par l'Association. En contre-partie, Mustapha ne laisse rien passer à ses jeunes en matière de pré-délinquance. Les responsables établissent un fichier très précis avec le curriculum vitae de chaque adhérent. Les familles sont convoquées, comme à l'école, en cas de mauvaise conduite. Certains jeunes « suspects » sont carrément filés... Et, il est certains domaines avec lesquels on ne plaisante pas. Récemment un cafetier arabe, qui avait la mauvaise habitude de vendre du kif dans son arrière-boutique, s'est retrouvé sur le carreau avec un dernier avertissement...

Méthode efficace mais pas vraiment élégante. A trop vouloir bien faire, on risque d'en faire un peu trop. Si la discipline a du bon, le dialogue et la tolérance aussi. Par ailleurs, le président de *L'Espérance arabe* reconnaît se trouver en porte-à-faux et avec ses compatriotes qui n'apprennent pas toujours son caractère entier, et avec les Français, en particulier les municipalités aux tendances différentes. De toute façon, autant Mustapha peut faire preuve de « nervosité », autant il peut se montrer ouvert d'esprit et solidaire. Lors des massacres de Sabra et Chatila, il a fait projeter un film sur les réactions juives hostiles à Sharon.

Un club sportif pas comme les autres



Dernièrement, il a sensibilisé ses jeunes à la situation du Nicaragua et celle du Nordeste brésilien. A sa manière — très personnelle... — il affirme une identité arabe et une fierté immigrée. En tous les cas, Le Pen n'a qu'à bien se tenir. Il aurait dit un jour : « *Tous les coups sont permis...* » Souhaitons-lui que Mustapha et des deux mille quatre cents karatékas ne le prennent pas au mot ! □

Anne SIZAIRE

— Trouhans —



Au café du coin...

TURQUERIES EN CÔTE-D'OR

Beaucoup d'immigrés dans cette petite ville de Bourgogne

Ce pourrait être n'importe quelle salle de classe. Un tableau noir, des pupitres tachés d'encre, l'odeur de savon noir, le poêle au fond et les cancrès près du poêle. A ceci près que la moitié des élèves de Trouhans sont turcs : la deuxième génération des ouvriers de la filature. M. Giacobetti, l'instituteur de Trouhans me présente ses tout jeunes turcs.

— Alors, Oskan (s'adressant au plus déluré de ses élèves) est-ce qu'il y a la télévision en Turquie ?

— Oui, m'sieur, il y en a une au village, le programme commence à huit heures du soir.

— Et les routes, Oskan, elles sont bonnes ?

— Non m'sieur, elles sont défoncées !

— Et ton papa, il a combien de boutiques au pays depuis qu'il travaille ici ? (Oskan baisse les yeux, ne répond pas).

— Et dis-moi, Ozgöl, est-ce qu'on prendrait des enfants français dans une école turque ?

— Non m'sieur.

Puis, se tournant vers moi.

— Tenez, mademoiselle, vous voulez que je vous montre l'hybride ?

François, de père turc et de mère française, monte sur l'estrade, visiblement gêné d'être réduit à l'état de gène...

— Il est bon élève lui, normal, tu es français, non ?

Trouhans, petit village bourguignon. Ici le racisme est un vin de table. On en boit jamais au point d'être saoul, mais en quantité suffisante pour être alcoolique. Les Turcs sont arrivés en 1969. Une centaine d'hommes venus d'Anatolie ou de Gaziantep, une région cotonnière à la frontière syrienne. La filature se mourait. Les ouvriers, immigrés de l'intérieur vosgien et jurassien, partaient pour cause de salaire de misère. Une seule solution, importer de la main-d'œuvre à bon marché. A l'époque, Creusot-Loire vend des locomotives Diesel à la Turquie. Pauvre en devises mais riche en hommes, la Turquie envoie sept mille ouvriers cotonniers en France. L'O.N.I. ventile ses recrues.

La direction de l'usine de Trouhans applaudit. Les Turcs se contentent de bas salaires et acceptent de travailler la nuit. La productivité augmente, l'emploi est sauvé. Les Français sont soulagés. Leur emploi est sauf.

A l'époque, personne ne s'émeut des conditions de vie des Turcs. Ils vivent à huit dans une pièce avec un lavabo pour tous. Seul, Raymond Garnier, le curé, alerte le député, le Conseil général. En pure perte. Il alerte alors la presse et c'est l'« Affaire de Trouhans » dont il fera un livre paru au Seuil. En l'absence d'accords bilatéraux, les Turcs cotisent sans toucher pour autant de prestations sociales. M. le curé part en Turquie négocier un accord de réciprocité avec le gouvernement turc. C'est ainsi qu'il devient le Zorro, le Robin des bois, bref le justicier adulé des Turcs et honni des autochtones...

Sur six-cent huit habitants, Trouhans compte cent douze Turcs. Cent familles, dont dix-huit turques dépendent de l'usine pour vivre. C'est dire que tout le monde en dépend. Et en ces temps de vaches maigres, la méfiance est vive. Au café de la place, on ne mâche pas ses mots.

« Vous comprenez, explique le buraliste, ils dépendent pas un sou au village. Tout leur argent, ils l'envoient en Turquie. Et puis, ils boivent pas. Ici, ils passaient des heures à jouer aux cartes en consommant un seul café. Et avec ça, ils font un boucan du diable. A cause d'eux, j'ai perdu une bonne part de ma clientèle française ».

Un client : « Moi, madame, je suis au Conseil municipal, je peux vous dire qu'ils nous coûtent cher et, eux, ils veulent même pas payer leur assurance et les impôts et, tiens, les impôts, ils en paient presque pas à cause des enfants ! Et puis après, ils rentrent parader en Ford en disant qu'ils vivent en Amérique ».

L'Amérique... Le rêve américain, il est au coin de la rue. Chez Oskan, le titi de Gaziantep. Dursun, sa mère, me fait asseoir, me sert du thé et des baklavas. « Les Français pas entrer jamais dans notre logement. Le curé lui beaucoup gentil, il m'a emmené hôpital pour Oskan bébé ».

Chez la buraliste : « Ils profitent de tout... ils s'invitent au 14 juillet, mais nous on est pas invités à leur fête. Ils n'achètent un billet de tombola que s'il y a un mouton à gagner ! Et par dessus le marché, il a fallu fermer la maternelle parce que l'inspecteur d'Académie a requisitionné le local communal pour en faire une quatrième classe. Forcé, y'a trop de Turcs ! » le Ricard descend, la colère monte.

Déjà des tensions apparaissent sur le front de l'emploi. Au café du coin : « Mon gars, quand il est revenu du service militaire, il a pas trouvé de boulot, c'est les Turcs qui lui ont pris, eux ils n'ont pas de service militaire à faire... Vous comprenez, ils font des cadeaux à la bonne femme qui s'occupe du recrutement à l'usine ». Du côté du presbytère : « En fait, on les emploie plus volontiers parce qu'ils acceptent de faire la nuit ». Mais au fait,

qui est réellement chômeur sur la commune ? M. Giacobetti, qui est aussi secrétaire de mairie, me tend l'état officiel des demandeurs d'emploi. Sur vingt chômeurs, on compte trois Turcs, des adolescents, soit 15 %. Or, 15 % de la population active de Trouhans est turque. Mais le mythe des envahisseurs à la vie dure, surtout lorsque la paix des ménages est remise en question.

« Quand les Turcs sont arrivés, ils étaient sans leur femme. Vous imaginez, les maris français travaillaient le jour et les épouses en profitaient pour accueillir leur Turc qui lui, travaillait la nuit. Et comme les Turcs sont en général de beaux gars... » explique le curé, la sueur au front et la respiration un tantinet haletante. Au café du coin : « Leur fille, ils accepteraient jamais qu'elle épouse un Français. On les renvoie au pays pour se marier ».

Aujourd'hui, l'ordre sexuel est rétabli. Les Turcs sont en famille. Les Français aussi. Chacun chez soi. A Trouhans, c'est la guerre de tranchée.

« Il est scandaleux que des gens qui se prétendent les guides de la nation ne voient qu'à court terme. Je ne me suis pas gêné pour le reprocher à M. Lecat,

député de Beaune que j'ai fait intervenir quand il a été question de fermer l'usine en 1973. Des hommes contre des locomotives, et après, va comme je te débrouille, l'école, la coexistence de cultures différentes, l'emploi, à l'époque tout le monde s'en moquait... En tant que curé, je rencontrerais plus de compréhension si je m'en tenais à exhorter à la charité. Mais voilà, j'appelle à plus de justice et alors là, j'ai tout le monde sur le dos... Quand j'ai commencé à parler de justice sociale en chaire, le préfet a voulu prendre connaissance du contenu de mon sermon, les Renseignements généraux ont mis mon téléphone sur table d'écoute... Je regrette la démission de l'Eglise qui a laissé la justice aux Princes et s'est contentée d'offrir la charité aux vaincus ». Monsieur le curé se sent isolé. Heureusement l'instituteur, son ami et néanmoins critique, l'invite à prendre l'apéritif à la maison. Sous les gravures fin de siècle, ils discutent des mœurs des uns et des autres. Ce que M. Giacobetti ne lui dit pas, c'est qu'en toute innocence, voire insolence, Maria, sa brillante petite élève portugaise venue prêter main forte aux jeunes Turcs lui avait lancé la veille en pleine classe : « D'abord, les Corses on dit qu'ils sont feignants ». □

Pauline JACOB

sénégal

gambie

vol + 1 nuit

2580 F.

autres vols

MEXIQUE	4300 F.
PEROU	4380 F.
USA	2960 F.
RIO	5500 F.

UNICLAM VOYAGES

63, rue Monsieur le Prince
75006 PARIS tél. 329 12 36

19, quai Romain Rolland
69005 LYON 16 (7) 842 75 85

Lic. A 1205

Guide du maghreb à Paris, en France

E. Mestiri

Apprendre l'arabe ?
Aller à la mosquée ?
Écouter de la musique arabe ?
Préparer une chorba ?
Lire un romancier du Maghreb ?
Connaitre la loi antiraciste ?
Identifier les grandes fêtes de l'Islam ?
Joindre un consulat ?
Guider un étudiant ?
Aller au hammam ?

150 pages abondamment illustrées pour répondre à toutes ces questions et à bien d'autres...

150 p. 60 F. (franco)

Bon de commande à retourner à Editions KARTHALA
22-24 Bd Arago, 75013 Paris

KARTHALA

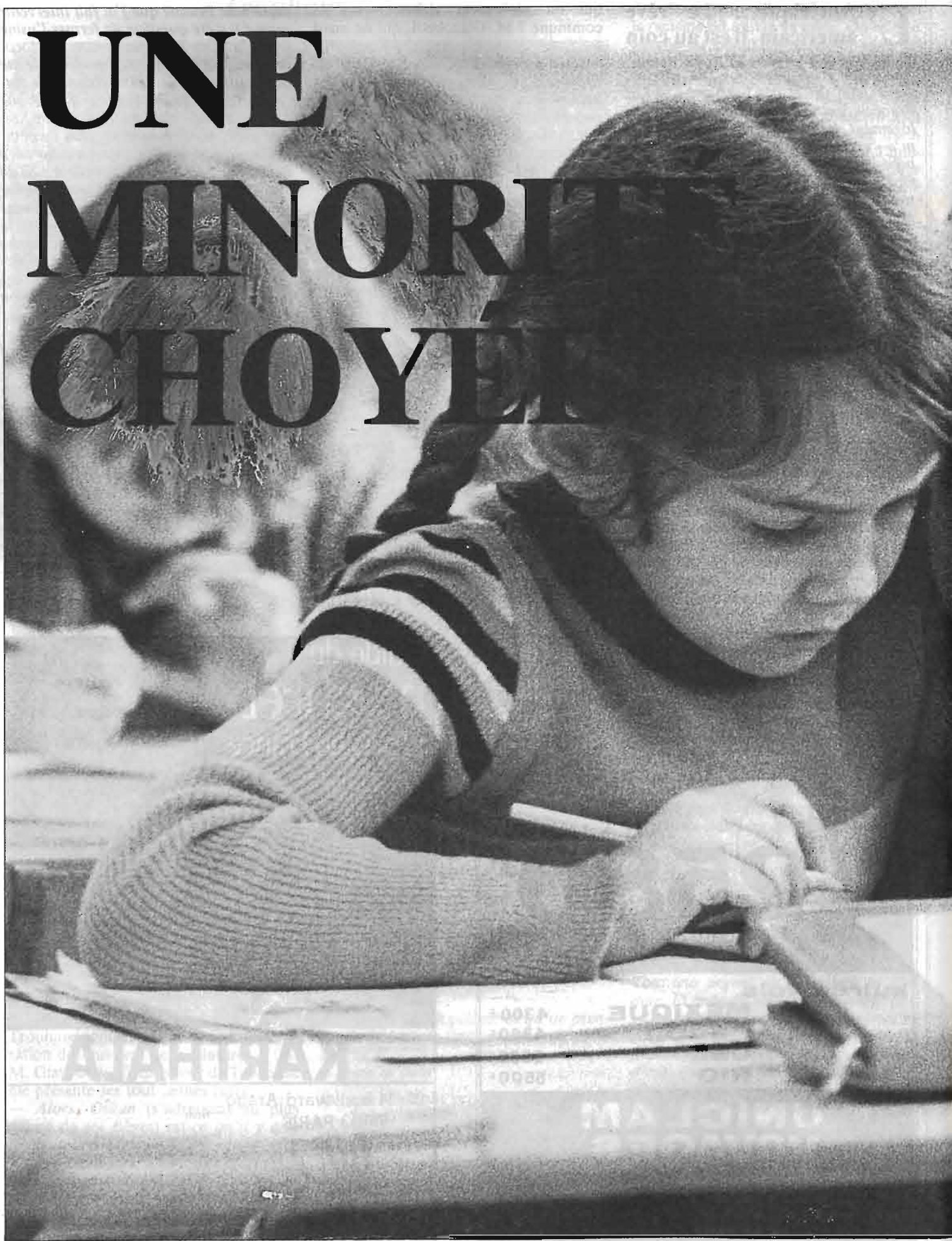
22/24 boulevard Arago
75013 PARIS

Nom :

Adresse :

désire recevoir exemplaires du Guide du Maghreb à Paris, en France
Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre des Editions KARTHALA.

UNE MINORITÉ CHOYEÉE



Des Slaves en RDA



ADN-ZB
Jour de fête

Les Sorabes au milieu des Allemands. Tout petit peuple, grande identité.

Débarquement à Trepelhof, Berlin-Ouest. Le métro passe sous Berlin-Est sans s'arrêter : le train ralentit, les quais des stations sont peu éclairés. Mauvaise impression que cette demi-ville, vue de l'Ouest : c'est comme si l'« autre » n'existait plus.

Sortie du métro à Charlie-Check Point, le point de passage, pas loin de Kreuzberg, la ville turque que les néo-nazis voulaient faire sauter récemment. Quelques baraquements pour le passage de la frontière. Du côté Ouest, une passerelle en feraille où l'on vient se donner le frisson en jetant un œil, par dessus le mur, sur l'« enfer socialiste ». Toujours côté Ouest, trois femmes avec des pancartes autour du cou et quelques noms, avec photos, face à l'Est : opposants au régime, membres de familles séparées ? Ce voyage a eu lieu fin 83, à un moment où la lutte contre l'installation des Pershing faisait rage, où l'amitié entre les peuples était au plus mal. C'est vrai que ce n'est pas gai, cette ville coupée en deux. D'ailleurs, en deçà comme au delà du mur, tout le monde le déplore, pas sur le même mode. On arrive à Berlin avec vingt ans de littérature de guerre froide dans la tête, le désespoir d'une ville et d'un mur, etc..., tout cela réactivé à coup de nouveaux philosophes. Il ne faudrait pas en conclure que les frères allemands s'ignorent. La télé, la radio, passent le mur à chaque instant, il y a encore des Berlinoises de l'Ouest qui viennent se faire couper les cheveux à l'Est, c'est moins cher.

Odeurs de cuisine

Filet de porc à la bière

Couper un kilo de filet de porc en tranches, salez et poivrez, passez dans la farine et faites revenir au beurre 10 minutes environ. Pendant ce temps, coupez 500 grammes d'oignons en demi-rondelles, faites les revenir au beurre avec du cumin ; ajoutez une bouteille (33 cl) de bière et faites bouillir jusqu'à réduction des oignons en purée et réduction de la bière ; salez, poivrez, et étalez sur la viande au moment de servir. Servez avec des galettes de pommes de terre, obtenues en faisant une purée avec 1,5 kilo de pommes de terre mélangées à deux jaunes d'œufs, du persil haché, 100 grammes d'oignons et 100 grammes de poitrine fumée coupée en très petits dés ; donnez la forme de galette et faites dorer au four.



ADB-ZB

Bautzen :
la « capitale »
sorabe

**Autour des mines
en Lusace,
une région
parmi les riches
de RDA**



ADN-ZB



Ça veut dire quoi être Sorabe ? D'abord appartenir à une communauté de 100.000 personnes dans un pays qui compte 15 millions d'habitants : les Sorabes, les Monégasques de RDA ? Autant dire qu'ils ont statiquement toutes les chances de disparaître, de se fondre dans l'unité plus large du pays. On s'étonne même qu'en dix siècles, ce ne soit déjà fait. Intégrés, d'ailleurs, ils le sont : tous les Sorabes rencontrés se sont dits Allemands. Et Sorabes.

Avant d'arriver à ce début de conclusion double (et confuse), il a fallu sacrifier au rituel de la cérémonie d'accueil en pays socialiste : réception au conseil général, chaleureuse et bourrée de chiffres. Le district de Dresde, région industrielle, agricole et touristique : 5,5 millions de touristes par an.

Dans ce district, une partie, mais une partie seulement de la population est sorabe. Quelques villages comptent tout de même 90 % de Sorabes. Il y a 320 élèves de cette nationalité au lycée de Bautzen, et 220 professeurs de sorabe de tous niveaux dans le district. Depuis quelques années, le conseil général a même décidé d'implanter une industrie textile pour ne pas perdre le savoir et la culture des tailleurs de vêtements traditionnels sorabes. C'est dire...



Pourtant, le directeur du Plan qui nous recevait était allemand : le mystère restait entier. Mais qui sont ces Sorabes qui sont allemands tout en étant sorabes ? Etions-nous venus pour ce reportage pour découvrir finalement des particularités du type, je ne sais, savoyards devenus français ? On a vraiment compris en quittant Dresde : dans les villages, toutes les plaques, toutes les consignes de sécurité, les quelques pubs, sont en allemand, et dans une autre langue. Dans les rues, on entend de l'allemand, et autre chose. Voilà ! les Sorabes, c'est une langue qui les constitue.

On saura très vite que c'est plus compliqué : 100.000 personnes perdues au milieu de 17 millions, il s'offrent encore le luxe d'avoir deux langues, slaves. Des journaux dans les deux langues, des émissions de radio, etc... On imagine un Clermont-Ferrand où l'on parlerait dans la rue le français, plus les différentes langues occitanes que l'on tente d'unifier, chez nous, en une seule, ce qui est déjà un progrès.

Deux langues qui auraient pu s'éteindre doucement comme le Breton, et qui survivent parce que la RDA, pour diverses raisons, a décidé que la minorité slave avait le droit de vivre. Ainsi, si vous naissez sorabe, à Bautzen par exemple, vos parents peuvent vous envoyer à la crèche allemande, où vous parlerez la langue de Goethe, ou à la crèche sorabe où vous parlerez la langue de Cisinski, ou à la crèche mixte où vous parlerez les deux.

Une de ces crèches près de Bautzen, Réception à l'ancienne :

notre entrée est saluée par une bande de gamins en costume sorabe sommaire, chapeau de feutre ou petit tablier, qui nous chantent, en se tenant par la main, des chants sorabes de bienvenue. L'air extrêmement convaincu de Fabien, 3 ans, qui fait le soliste. On apprendra que Fabien est en fait le seul de la crèche à ne pas être né en Lusace. Ses parents, berlinois, sont tombés amoureux de la région et de sa culture, et sont « devenus » sorabes. L'ardeur du néophyte ?

« Ce cas d'identité trouvée n'est pas isolé », nous dit une des pédagogues, comme dit la traductrice. « Surtout dans notre crèche où on ne parle que sorabe. Ici la demande a fortement augmenté ces dernières années, il a fallu doubler les classes. Mais le phénomène inverse existe aussi : il y a des Sorabes qui mettent leurs enfants à la crèche allemande. Quand elle est plus proche de leur domicile, mais aussi parce que certains sorabes n'ont qu'une connaissance orale de la langue, interdite pendant des siècles et surtout sous le nazisme. Ils ont peur de ne plus pouvoir aider leurs enfants quand ils progresseront. Certains enfin qui pensent que plusieurs langues, ça fera trop pour l'enfant ».

On a là rassemblés les différents choix d'identité : ces enfants seront plus ou moins sorabes. « D'autant plus, ajoute la directrice, qu'ici 50 % des enfants sont issus de couples mixtes. Les parents ne sont pas toujours d'accord sur ce point d'éducation, même parfois quand leur propre identité ne leur fait pas problème ». Il y a même des Sorabes pour chipoter leur identité.



Pourtant, ils en ont vu : « Du X^e au XVIII^e siècle, raconte Jurij Brejan, écrivain, les Sorabes ont été colonisés, n'ont pas eu le moindre droit personnel. Peuple de serfs dans une région agricole, on a toujours veillé à les étouffer. La langue, la culture ont été opprimées par tous les moyens. Ainsi la ville de Leipzig. Elle a été fondée par les Sorabes.

Pourtant, un édit municipal de 1324 y interdisait la pratique publique de la langue. C'est à Bautzen que les Sorabes étaient les plus nombreux. Ils vivaient dans la partie basse de la ville, du coup appelée Jidow (de Juden, juif). Il n'y avait pas de juifs, le mot valait pour minoritaire, rejeté et méprisé ». Frédéric II de Prusse, le libéral de Sans-souci qui payait des vacances à Voltaire, interdit par décret aux couples ne parlant que sorabe de se marier à l'église. Mais l'Europe, quelques années plus tard, héritera de la Révolution française l'émergence des nationalismes. En 1802, naît à Bautzen le premier journal sorabe, qui ne surviendra d'ailleurs pas aux invasions napoléoniennes.

L'identité sorabe se manifeste essentiellement aux XIX^e siècle par l'affirmation d'une sorte de contre-culture. Aux beaux jours du romantisme français naît une littérature en Lusace. A partir de 1830, André Sella (Handija Zejlerda, en sorabe) publie des centaines de poèmes, vite repris en chansons populaires, puis Cisinski, pour Brejan, le grand des grands. « Ces poètes auraient été mondialement connus s'ils avaient accepté d'écrire en allemand ». Ce mouvement littéraire a fortement cimenté l'identité sorabe au XIX^e siècle. « Ces poètes n'ont jamais écrit de chants à proprement parler partriotiques, mais des chansons exaltant la dignité des hommes simples. Ils ont donné aux Sorabes le sentiment de leur valeur, face aux hobereaux prussiens qui possédaient les terres et les méprisaient ».

La période nazie a été la pire. Le centralisme de l'Allemagne de 1870 s'est exacerbé. Les antifascistes sorabes ont été remis à leur place, c'est-à-dire, sous Hitler, dans les camps. « Le sorabe a permis la fraternisation avec les prisonniers slaves pendant la guerre » remarque laconiquement Herbert Funcke, secrétaire de la Domowina (1), rescapé d'un de ces camps.

La langue, la littérature, toute manifestation culturelle sorabe ont été interdites. Jurij Brejan : « En 1937, ma petite sœur est revenue de l'école avec une punition : cent fois « je n'ai pas le droit de parler sorabe ». Mon père a acheté le journal nazi local et lui a fait rédiger sa punition dessus ». Est venue la libération, et l'avènement du pouvoir socialiste dans cette partie de l'Allemagne. Dans la grande salle de la Domowina, on voit une fresque réaliste-socialiste, où la population sorabe (des paysans, des ouvriers, des intellectuels, et des enfants en costume) accueillent Wilhelm Piek, dirigeant historique du SED (2), originaire de la région. Le Parti communiste allemand avait manifesté dès 1927, par la voix de Thaelmann, un certain intérêt pour les revendications sorabes. On peut tenter d'expliquer la liesse de la population par le fait que la réforme agraire entreprise après guerre a distribué aux paysans la terre des propriétaires.

Reste qu'il y a dû avoir quelques accrochages. Herbert Funcke : « Est né en 1945 un parti autonomiste, soutenu par le gouvernement bourgeois de Tchécoslovaquie qui lorgnait sur le lignite dont est riche notre région. Mais il avait peu d'audience : depuis toujours dans cette région, Allemands et Sorabes vivaient ensemble. L'Indépendance les aurait séparés, à coups de déplacements de population, au moment même où il fallait s'unir pour reconstruire le pays.



ADN-ZB

De toutes façons, conclut-il, il n'aurait pas été utile de faire une scission en Europe centrale, cela n'aurait pas rendu service aux Sorabes, qui n'auraient pu seul former un Etat ». Le désir d'autonomie sorabe, bien difficile à évaluer derrière ce laconisme, a été emporté dans les tourbillons de l'après-guerre. Actuellement, 2.240 sorabes sont élus aux différents niveaux de l'appareil d'Etat. La chambre du Peuple compte 6 députés sorabes sur 500 représentants. Une représentation politique double de leur importance numérique.



Rester sorabe, soit, mais avec quels moyens ? On a vu les crèches. Du point de vue scolaire, on peut parler d'une véritable débauche de moyens pour conserver la langue et la culture. Nos timides cours de breton ou d'arabe facultatifs semblent à côté, dérisoires. De la crèche à l'université, on peut faire ses études en sorabe. Actuellement, pour une population totale de 100.000 habitants tous bilingues, il y a 120 étudiants sorabes inscrits sous ce titre en faculté.

Le problème pour ceux-ci est bien entendu de se fixer au pays, quand ils désirent y rester. Officiellement, le développement économique de la région suffit à satisfaire les demandes, sauf pour les métiers extrêmement sophistiqués : on nous a cité un océanographe spécialisé dans la pêche qui a le mal de son pays de rivières.

Le droit d'être sorabe ne s'arrête pas à la fin de la scolarité : la région a trois langues officielles, deux journaux régionaux, un pour chaque langue slave. J'ai oublié la cascade de chiffres, pourtant impressionnants, de livres, émissions de radios, télévisions, films en sorabe. « Tout est fait, dit Herbert Funcke, pour que toutes les nuances du choix de l'identité soient offertes. Ensuite à chacun de se définir ».

Mariage sorabe : dentelles blanches et smoking

La Lusace, du point de vue culturel, est une sorte de champ d'expérimentation idéale de biculturalité. D'autant plus que la région s'y prête : extrêmement riche en lignite, dans une économie socialiste très décentralisée, où la terre est privée, la Lusace ne craint pas le centralisme culturel qui accompagne souvent l'économie. Les Sorabes vivent une pluriculturalité non douloureuse, très bien marquée dans la pratique de la langue. A l'usine, on parle allemand à son poste de travail, sorabe à la cantine. L'activité sociale traditionnelle, c'est pour le sorabe, la modernité, c'est pour l'allemand. Si on réfléchit à un coup de téléphone à donner, c'est en allemand qu'on pense les chiffres, parce qu'avant l'automatique, les standardistes étaient allemandes. Si l'on va à la cueillette des champignons, on se demande en sorabe où on a rangé le panier. Brejan : « Quand je rêve d'une femme que je désire, je rêve en allemand si elle est allemande, en sorabe si elle l'est ».

La ville a brisé, bien entendu les structures traditionnelles, comme partout ailleurs. Mais le sorabe, réfugié sous l'oppression dans les familles, a pu à nouveau se parler dans la rue, ce qui introduit de nouvelles habitudes sociales. Les sorabes ont évité d'être parqués en réserves, ont gagné le droit d'affronter les mutations industrielles. De fait, les traditionalistes craignent plus le lignite de Schwarze Pumpe et le plan de construction de logements sociaux d'un pays qui en manque encore que l'oubli des jeunes générations.

D'autant plus qu'on assiste, comme souvent, à une résurgence de l'identité sorabe dans la jeune génération, celle en fait qui n'a pas connu le temps des persécutions. Beaucoup d'enfants parlent et écrivent mieux la langue que leurs parents, qui ne l'ont apprise qu'oralement, à la maison. Ils le parlent aussi plus volontiers que leurs parents qui ont vécu l'oppression nazie, et à travers elle, dix siècles d'étouffement.

C'est ainsi qu'on voit nombre de jeunes intellectuels se marier « à nouveau à l'ancienne ». Inévitables dentelles pour les filles, mais, ce qui est plus rigolo, frac et haut de forme pour le garçon. Encore un signe des mauvais temps : les hommes du passé quittaient la campagne pour aller travailler dans les villes, revenaient une journée pour se marier dans un costume loué. C'est resté : le costume paysan - populaire - traditionnel - absolument typique du sorabe, c'est le très citadin smoking.



Empêtrés dans leurs queues de pie ou ployant sous les dentelles, que deviendront les Sorabes ? Espèce surprotégée, dorlotée, même étudiée (les instituts de sorabistique sont en rapport étroit avec un groupe exilé il y a très longtemps au Texas, pour suivre la survie de la langue ex vitro). Va-t-elle perdre son âme dans tant de précautions ?

Ce qui est frappant, et pour tout dire, assez incompréhensible pour un Français centralisé depuis 1804, c'est de sentir cette coexistence de deux critères d'identité chez les sorabes, ce sentiment d'appartenir à un peuple et à une nation, les deux notions ne se recouvrant pas. Entendre à un repas la même personne dire : « Les Allemands disent ceci... » et quelques secondes après : « Nous autres, Allemands... » Comme s'il y avait patriotisme et nationalisme à la fois. Le patriotisme des Sorabes est aussi fort, et Dieu sait s'il l'est, que celui des autres... Allemands. Parlez identité culturelle à un Sorabe, il vous répond pacifisme et Pershing II.

Très frappant aussi chez les dirigeants, au moins sur ce point, l'absence de dirigisme, pourtant clairement revendiqué dans d'autres domaines. Avec une certaine bonne conscience du travail bien fait, Herbert Funcke déclarait : « Nous ne faisons aucune prévision sur le temps que nous réussirons à préserver notre langue et notre identité. Nous tentons simplement que ce soit le plus longtemps possible. L'important, c'est de donner toutes les possibilités de développement, et l'histoire jugera ».

Le paradoxe des Sorabes, c'est peut-être finalement dans les inquiétudes esthétiques du directeur du centre culturel sorabe qu'on les trouve mieux résumées. Il dirige la vitrine culturelle de la région, ce centre créé en 1951 pour développer et exporter la culture sorabe. Beaucoup, énormément de moyens : le directeur est très fier des parkings souterrains qui abritent les nombreux autos et camions du centre. 120 artistes professionnels, des tournées partout. Pour quelles œuvres ?

On a d'abord cherché vers le folklore, opprimé depuis si longtemps, et dont on est très friand outre-Rhin.

Immanquablement, ça a donné dans un premier temps des représentations gigantesques à base de dentelles, de sauts, d'accessoires aratoires et de cris typiques, un mélange retrouvable, avec les amours de deux oiseaux, dans à peu près tous les pays. La triste fin d'une identité, qui si elle n'est plus vivifiée (ou mortifiée) par l'oppression, risque vite de finir en pâture aux ethnologues.

Il semblerait qu'on en revienne à des formes de spectacle plus atomisées, plus sociales, plus participatives. Tant mieux. Mais entre la vitrine, la rue, le foyer et l'usine, les Sorabes, s'ils ne se cachent plus, n'ont pas fini de se chercher.

Jean-Michel OLLÉ

(1) Organisation fondée en 1912, mi-politique, mi-culturelle, qui compte 15 000 adhérents.

(2) Parti communiste allemand, le plus important des cinq partis de RDA.

— Littérature et colonialisme —

La France barbare

Hugo, Péguy ou Jaurès : autant de grands esprits qui n'ont pas toujours eu, face à la poussée coloniale, la lucidité que l'on attendrait d'eux aujourd'hui.

Arthur Rimbaud écrivait d'Aden en décembre 1884 : *La France vient faire des bêtises de ce côté-ci, on a occupé, il y a un mois, toute la baie de Tadjourah, pour avoir ainsi les têtes de route du Harar et de l'Abysinie... Et l'on dépense des centaines de millions pour le Tonkin, qui, selon tous ceux qui en reviennent, est une contrée misérable et impossible à défendre contre les invasions.* »

Si le XVIII^e siècle a été celui de la philosophie des Lumières, qui s'accommode fort bien par ailleurs de la « Traite des Noirs », le XIX^e, tout humilié encore par les victoires ou les défaites napoléoniennes, se montrera plus préoccupé de conquérir et d'exploiter, faisant de sa politique coloniale la tête de pont du développement industriel des économies occidentales.

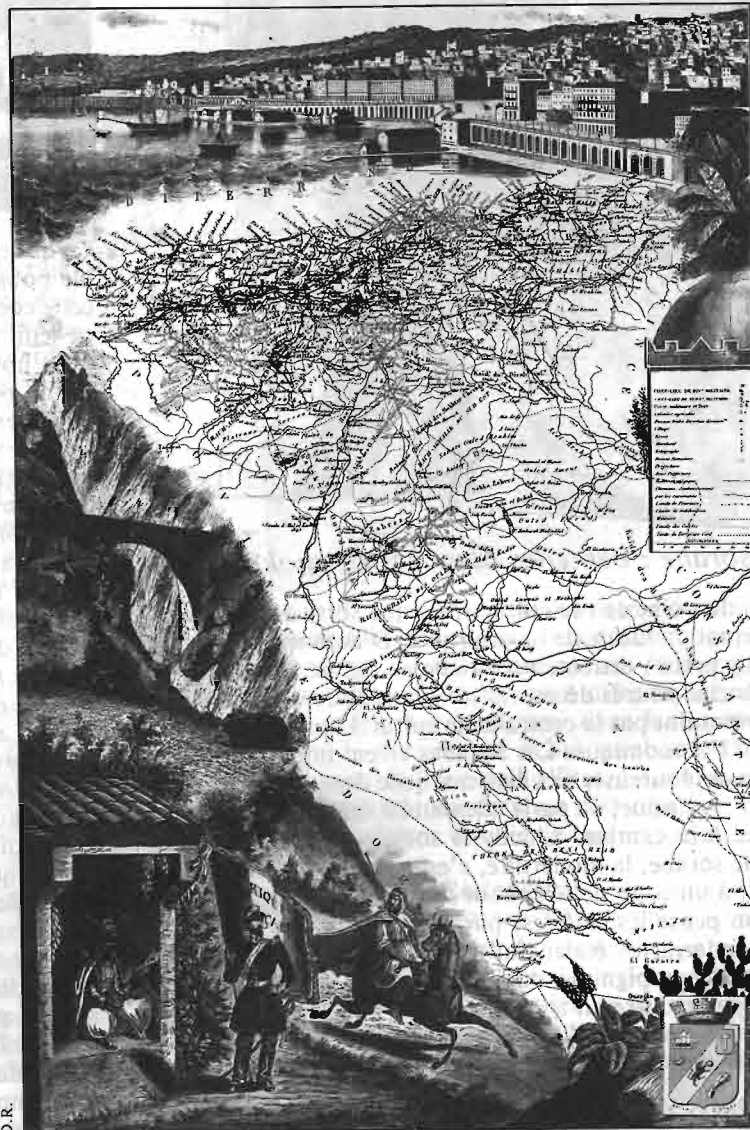
C'est ainsi que Jules Ferry, le père de l'école publique, ou le savant Paul Bert, ont été les premiers à relancer la machine coloniale après le traumatisme de Sedan et de la Commune.

L'Afrique sans histoire

Hugo, en 1879, au cours d'un banquet commémoratif de l'abolition de l'esclavage, s'écrit : « *L'Afrique n'a pas d'histoire... Versez votre trop-plein dans cette Afrique et du même coup résolvez vos questions sociales.* » Jaurès, quant à lui, déclare en 1881 : « *Quand nous prenons possession d'un pays, nous devons y amener avec nous la gloire de la France et soyez sûrs qu'on y fera bon accueil.* »

Alphonse Daudet écrit : « *Les Arabes, un peuple sauvage que nous civilisons en lui donnant nos vices...* ». Pierre Loti évoquant la Guinée : « *Ce pays restera sans doute indéfiniment un lieu d'exil fermé à toute civilisation et les Européens n'y viendront jamais qu'en fugitifs chercher fortune, au risque de leur santé et de leur vie.* »

En fait s'il est un mot qui, à la très rare exception de quelques opposants, peut caractériser l'ensemble de notre littérature coloniale, c'est celui de racisme, car les héros sont toujours blancs, les victimes et les méchants, souvent de couleur. De Lamartine à Barrès, « *le sentiment*



La Province d'Alger au XIX^e siècle

qui domine est celui de la justification de l'aventure entreprise essentiellement pour des raisons morales et historiques » (1). Les Chinois, les Japonais héritiers de Gengis Khan y représentent ce « péril jaune » contre lequel nos colonies doivent former une digue infranchissable. Les Arabes n'y valent guère mieux, d'autant qu'ils demeurent les ennemis ancestraux de la civilisation chrétienne.

Plus qu'un livre, c'est une invitation au voyage au cœur même de la légende

d'un siècle, dont la littérature fut à l'évidence le fer de lance de la volonté coloniale, et qui marque d'une blessure profonde des pans entiers de notre inconscient collectif. □

Julien BOAZ

La France Colonisatrice, coll. Les reporters de l'histoire, éd. Liana Levi, Sylvie Messinger.

(1) Extrait de la préface de Patrice de Beer.

Lectures

L'AILLEURS. Sa terre n'est plus qu'une « cohue de morts », vaste charnier où les os et le sang s'insurgent d'un cri presque étouffé.

La poésie d'Ilie Constantin est un chant, un exil et une « *salle de musée aux cimaises désertes* ». C'est une moisson solitaire, un coquillage égaré dans un jeu de miroirs à tiroir, où la terre n'est plus qu'une longue nuit d'insomnie.

Des images très fortes qui, sans trêve, tirent du néant les rumeurs d'un possible.

D.C.

L'Ailleurs, de Ilie Constantin, éd. Silex.

VIOLENCE D'AMOUR. C'est à la fois un cri, une voix qui accusent « *les pays dits civilisés pour crime envers l'humanité* », mettant en cause le « *commerce des armes* », le « *commerce des larmes* ».

« *Un oiseau fou* » habite Suzel Etienne, elle a « *mal à la vie* » et « *son cœur n'a pas de patrie* ». Elle s'efforce de « *retrouver les sommets de l'enfance* », pour « *réconcilier les hommes* » et « *leur dire simplement que le soleil nomme* ». Elle va jusqu'à mettre « *le poète au banc des accusés pour que s'ouvre le procès de l'humanité* ». Elle attend de lui « *qu'il lance un cri de vie à la face du ciel* ».

« *Et toi poète / comme une chair à penser / vivant de ta propre substance / où est ta violence d'amour ?* ».

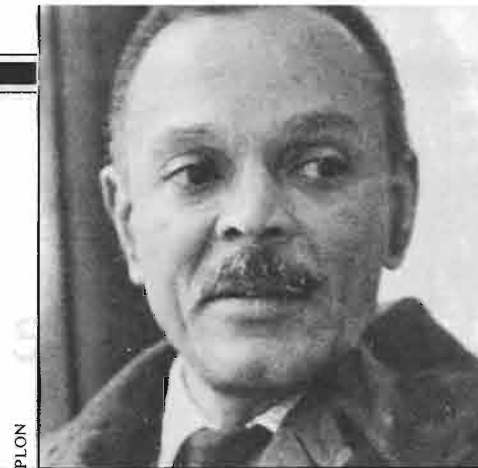
Comment ne pas se reconnaître dans ce chant inspiré par l'espoir, « *Frères de toutes les couleurs* », qui se dresse pour finir comme une citadelle d'amour à la porte des sables. □

D.C.

Hymne à l'homme de notre temps, poèmes de Suzel Etienne, éd. Guilde des lettres.

L'ORDRE. Si l'on en croit le déterminisme biologique, le comportement des groupes humains et les différences entre eux — race, sexe, classe — seraient innés. L'ordre social refléterait donc un ordre biologique. Les désavantages ont donc ce qu'ils méritent... L'intelligence n'aurait qu'une mesure... de la craniométrie du XIX^e siècle au très controversé Q.I. de nos jours.

Dans son ouvrage *La mal - mesure de l'homme*, Stephen Jay Gould, enseignant de biologie, de géologie et d'histoire des sciences à l'Université Harvard (U.S.A.), met en évidence l'indigence scientifique de ces arguments et présente le contexte politique dans lequel ils ont été élaborés. Une brillante analyse des



Chester Himes

données quantitatives en matière d'appréciation de l'Homme et des aberrations auxquelles elles peuvent conduire.

Pauline JACOB

La mal - mesure de l'homme, par Stephen Jay Gould. Editions Ramsay. 1983.

HIMES FOR PRESIDENT. Il nous a fait pénétrer la détresse des exclus du rêve américain. Noirs, mais aussi Blancs, à qui on n'offre d'autre alternative que le racisme, « *vagabonds, drogués, tôleards, tubards, clochards, grandes folles, volés et voleurs* », des champs de coton du Sud à la moiteur de Harlem. Chester Himes, en 1961, alors qu'il est au faite de sa gloire d'auteur de « *polars* », nous invite cette fois dans l'univers d'une bourgeoisie noire de Harlem qui rêve de réconciliation interraciale et dont le salon réunit tout un monde grouillant et exhubérant, sot et cruel, mais chez lequel on retrouve la truculence, la sensualité et aussi le rire, l'arme préférée des habitants de Harlem. *Mamie Mason*, un roman très caustique.

Plan B, qui vient de paraître aux Editions Lieu Commun, est sans doute le dernier roman du grand écrivain noir. Il est inachevé, et c'est l'éditeur qui, avec son accord, a réalisé les vingt pages qui manquaient. C'est sans doute aussi pourquoi Chester Himes y fait périr Ed Cercueil et Fossoyeur, les deux flics noirs, héros de ses « *polars* », qui lui avaient apporté la gloire. *Plan B* est un livre plus politique, plus « *engagé* » que les aventures habituelles des deux célèbres personnages. Dans ce livre, écrit en 1969, à l'apogée des Panthères Noires et des Black Moslem, Chester Himes déclenche une insurrection sanglante des Noirs, une véritable guerre, une boucherie qui sème la panique chez les Blancs. Il soulève à nouveau la question du rapport de force entre les Blancs et les Noirs qui était déjà son souci dans *L'aveugle au pistolet*. □

Robert PAC

Mamie Mason, et *Plan B*, de Chester Himes, Plon 10/18.

Black on Black, éd. des autres. *Le manteau de rêve*, éd. Lieu Commun disponibles actuellement en librairie en France.

LA RUÉE VERS L'AUTRE.

Deux cent quatre vingt millions de touristes internationaux en 1980 : un grand nombre d'entre eux en direction du Tiers-monde. Dans *La ruée vers le soleil*, Pierre Aisner et Christine Plüss analysent en profondeur les origines sociologiques et psychologiques de ce phénomène qui témoigne d'un malaise au sein de notre société, désireuse d'autre chose, à la recherche d'un monde rêvé et paradisiaque.

Mais, ne nous y trompons pas, cet attrait du Tiers-monde a un autre visage. C'est, pourrait-on dire, une forme nouvelle de colonialisme. En plus de l'atteinte d'un environnement traditionnel bouleversé sans goût par un développement trop rapide, c'est surtout la culture du pays d'accueil qui se trouve menacée, réduite à une imagerie dérisoire, à un pittoresque fabriqué pour promeneurs stéréotypés.

Certes, on ne peut nier que pour de nombreux pays du Tiers-monde le tourisme soit devenu une nécessité vitale, forcés qu'ils sont, actuellement, d'accepter tous les moyens de développement aussi pervers soient-ils.

Bien documenté, y compris sur le plan historique (entre autre, le portrait amusant de Thomas Cook, le baptiste anglais, créateur d'un « *office* » de tourisme pour pays lointains), cet ouvrage constitue l'une des premières études approfondies de ce phénomène marquant de notre époque qu'est la ruée vers les pays exotiques. □

Annie LAURAN

La ruée vers le soleil — Le tourisme à destination du Tiers-monde, par Pierre Aisner et Christine Plüss. éd. de l'Harmattan.

SÉLECTION DIFFÉRENCES

• **1942**, un court métrage de Simone Boruchowicz : les étapes de la peur jusqu'à la déportation sans retour des deux parents (diffusé par FR3, fin 1983).

• **L'AGENDA CRÉOLE** : il est encore temps d'acheter ce merveilleux outil qui rythmera vos jours, à petites touches d'histoire, de culture, de cuisine. Ed. Caribéennes, 5, rue Lallier, 75009 Paris.

• **LE GUIDE DU MAGHREB A PARIS ET EN FRANCE** : population, ambassades, Amicales, associations, livres, presse, musique, cinéma, Islam, racisme, etc. Tout cela en 150 pages. Ed. Karthala, 22-24 bd Arago, 75013 Paris.

— Calligraphie —

La voix, le luth et le roseau

Différences : Par où peut-on commencer pour rendre compte de la nature de votre engagement ?

Hassan Massoudy : Khamsa est une démarche un peu globale, c'est un regard à la fois sensible et critique sur l'expression arabe, tant dans son histoire que dans son devenir. Khamsa est une volonté de dialogue et surtout l'affirmation du droit de la communauté émigrée, (une communauté en état de légitime différence), de vivre sa propre culture écrite ou orale, bédouine ou citadine, dominante ou dominée.

Différences : Si vous parliez un peu d'Arabesque, l'animation avec laquelle vous tournez ?

Guy Jacquet : Arabesque est à la fois un chant, une musique et une écriture. C'est un moment où la voix, le luth et le roseau, inventent leur espace propre, leur signe particulier.

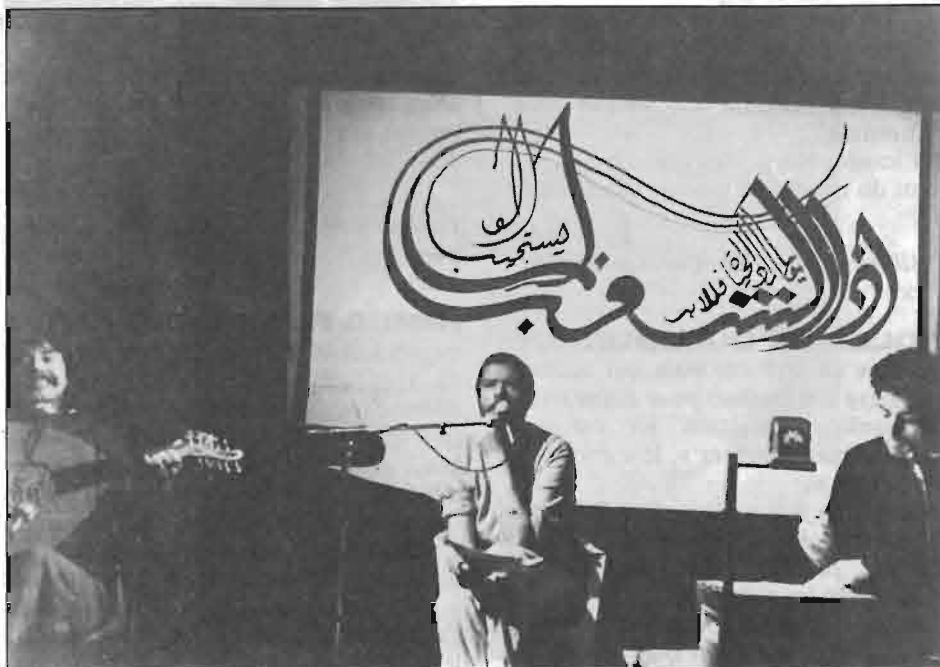
C'est une animation en perpétuelle évolution, pour dire la sagesse tranchante d'un proverbe, la volonté de vivre d'Abou Quassin Chabbi, l'amour mystique de Mansour Al Hallaj et l'amour charnel de Meïjoun Leïla. L'exil de Saadi Youssef et l'enracinement de Fouad Neam, l'espoir de Mahmoud Darwich... Et peut être révélés par une lecture ou une rencontre, d'autres poèmes, d'autres chants, d'autres calligraphies, car le dialogue s'engage dans la salle.

Différences : L'animation terminée, que reste-t-il de votre passage ?

Hassan Massoudy : Partout où l'on passe, on laisse des traces, des disques et des livres. Il y a parfois une suite, quand les animateurs locaux prennent la relève, mais c'est difficile.

Guy Jacquet : Un questionnement peut-être, car quand on parle de culture arabe, on fait la distinction entre l'orale et l'écrite. Nous ne souhaitons pas renvoyer dos à dos ces deux formes d'expression, on les questionne politiquement et l'on prend ce qu'il y a à prendre.

Il n'en reste peut-être aussi une autre image de l'arabe, que celle que nous présente les média, soit en guerre soit en magnat du pétrole.



Le groupe Khamsa

On n'a pas fini de s'apercevoir de la grandeur de l'art d'écrire arabe

Pour beaucoup de gens la littérature arabe, ce sont les *Mille et une nuits*. Il y a un travail énorme à faire auprès de l'opinion publique. Ce qui manque, c'est probablement une structure à l'image du projet de l'Institut du monde arabe, mais qui valorise plus la culture immigrée dans ce qu'elle a de populaire.

Différences : Et si pour conclure on parlait un peu de votre histoire, de la démarche de chacun dans le groupe ?

Guy Jacquet : Hassan et Fawzi viennent d'Irak, ils expriment ici les choses de leur mémoire. Moi, j'ai refusé de partir combattre en Algérie. Dès lors, j'ai basculé dans le champ de la culture arabe. Je menais des recherches sur le rapport entre le verbe, c'est-à-dire la parole, qui est quelque chose de très fort dans le monde arabe, et la musique. J'ai rencontré Hassan, donc l'écriture et, très vite, la musique est venue.

Hassan Massoudy : Au début, je vivais assez mal notre projet. En effet, je suis

athée et la calligraphie dans le monde arabe est une expression essentiellement divine.

Je m'y suis retrouvé un peu plus tard, grâce à la dynamique de notre travail. Aujourd'hui, j'ai le sentiment de contribuer à pousser la calligraphie vers un langage plus moderne, qui débouche sur un échange avec le public.

Fawzy Al Aiedy : A cause de mes origines, j'ai un rapport très naturel avec la culture arabe. J'aurais pu devenir un musicien traditionnel, j'ai choisi de devenir un musicien de notre temps. La confrontation de la musique, de la calligraphie et de la poésie m'apporte beaucoup, car nous préservons chacun une certaine liberté d'évolution. Une liberté essentielle que précisément nous défendons, c'est là que l'on s'y retrouve tous. □

Propos recueillis par Stéphane JAKIN

Groupe Khamsa : Contact : Catherine Nasser - 557.56.40
Boîte postale 335, 75229 Paris Cedex 05.

Méli-mélomanie

UNE CHANSON EN ARABE.

C'est du très grand art, tout dans les violons et dans les percussions. Le fils du soleil Fawzi Al Aiedy chante la « Terre » et la Palestine aussi, à la façon de Nazim Hikmet : « *Toi, toi la voix sur mes lèvres, toi, l'eau, toi, le feu* ». Il n'y a plus qu'à fermer les yeux, pour que s'entrouvent les portes de l'Orient. « *Les langues de feu palpitent dans le ventre de la nuit* », on aperçoit Baghdad qui danse sous la pluie.

Il entend toucher aussi un autre public. Dans « Amina », un second 33 T, il s'adresse aux enfants, avec lesquels il réalise de fréquentes animations musicales. Il y reprend des textes de la tradition populaire d'Irak, du Maroc et d'Algérie et compose l'essentiel de la musique. Guy Jacquet y signe quelques paroles : « *Fanzi / Si je t'écris une chanson en arabe / les mots vont de droite à gauche / Si je t'écris une chanson en français / les mots vont de gauche à droite / ils vont les uns vers les autres / Il y a bien un moment où / ils finissent par se rencontrer / et par se dire / bonjour / al Salem aleïkoun / et c'est bien comme ça / pas vrai, Fawzawaz* ». □

S.J.

Amina. 33 T. chez Arc-en-Ciel.

VERNIS ET CLAQUETTES.

Une comédie musicale des années trente, chantée et dansée. Une grande revue façon Broadway, dans le baroque Tin Pan Alley dont seule l'Amérique a le secret, sur des musiques et à la mémoire du grand Duke Ellington.

Ça swingait dur dès les premières mesures de *I've got to be a rug cutter*. Tatanes vernies, claquettes et fringues bigarrées : c'était Byzance sous les feux de la rampe. Du *Cotton Club* au *Café Society*, les femmes étaient des reines. *Caravan, Mood Indigo, Old man blues...* Au total une bonne trentaine de morceaux, du rythme, de la joie, de l'élégance. On aurait presque aimé qu'il y ait plus de monde sur scène : là, c'était la folie.

J.B.

Sophisticated Ladies, au Théâtre musical de Paris.

ROCK GÉOPOLITIQUE.

En première mondiale, l'Espace Cardin nous a présenté *Junon et Avos ou le possible espoir*. Cet Opéra-Rock soviétique se propose de faire revivre l'aventure du comte Rezanov qui « ayant gagné la Californie en 1806... s'était donné pour



M.P. VINCENT

Sophisticated ladies

but d'établir un pont entre l'Amérique et la Russie ». Sur cette trame historique et ces personnages idéalistes, le jeune compositeur Alexis Ribnikov a réussi à intégrer la musique rock à d'autres éléments musicaux plus classiques, sans malaise aucun, et ce n'est pas sa moindre performance.

Le décor, très astucieux, permet une scénographie originale : il est constitué par deux blocs surélevés et vitrés (symbolisant l'Est et l'Ouest) séparés par une allée centrale.

La première partie commence sur un style un peu figé et grandiloquent mais de très belles chansons nous permettent d'apprécier d'emblée la qualité vocale de la troupe du théâtre Komsomol. Soudain la danse entre en action avec une chorégraphie vigoureuse (de Vassiliev) où l'ensemble masculin évoque la puissance du « Sacre » de Bédart. La deuxième partie s'ouvre sur une



G. THOMAS/COLLECTIF

Junon et Avos, premier opéra-rock soviétique

vision de rêve : le bal donné par le gouverneur espagnol de San Francisco en l'honneur de sa fille. Les costumes raffinés de Valentina Komolova nous apparaissent sous un éclairage rougeoyant provenant d'au dessous des vitres et c'est vraiment très beau, sans doute le

plus beau tableau de ce spectacle. On se souviendra aussi du duo passionné des nouveaux amants, et du duel à distance très habilement chorégraphié, entre Fernando (fiancé de Conchita) et le comte Rezanov. Ce dernier vaincra, mais ayant échoué dans ses relations commerciales avec les colons espagnols, devra repartir avec les marins russes sur ses deux goélettes « Junon et Avos ».

« Il voulait réunir l'Amérique et la Russie, l'aventure a échoué. Merci pour la tentative ! » Telle est la conclusion du récit. L'Alléluia final qui réunit tous les protagonistes de cette épopée est irrésistiblement chaleureux et optimiste...

Chantal LANGEARD

Junon et Avos, à l'Espace Cardin.

Lever de rideau

FUTUR FREUD. Elle fait tout sur scène, elle chante, elle fait le ménage, la cuisine, dans la grande tradition de l'exubérance *Yiddishe mamme*. Melting-pot rigolard où se superposent des échos de la Thora, du Talmud et de la « Strudel goy », Isabelle Starkier fait revivre l'image enfouie de ses grands-parents arrivant de Pologne en même temps qu'elle s'interroge sur l'avenir de son

fil. Elle voit en lui un futur Freud, un Marx ou un Einstein, à défaut un médecin ou un avocat, mais lui veut devenir rabbin-ouvrier dans une usine de confection. Confrontée au problème de l'antisémitisme, elle répond « humour juif » qui se moque de tout et d'abord de lui-même, faisant surgir un véritable héritage qui traverse les générations et

résiste aux assimilations. Un rire peut en kasher un autre dans ce woman-show d'une tendresse très dépouillée. □

D.C.

Oy, Moishela, mon fils, de et par Isabelle Starkier, au Lucernaire Forum.

Ils ont écrasé le serpent



ROSETTE CORYELL

Le roman de Yachar Kemal adapté au théâtre

Une troupe pleine de verve et de talent, l'Atelier-Théâtre d'Aubervilliers, a joué en décembre au Théâtre de la Cité Internationale une pièce adaptée d'un roman du plus célèbre écrivain contemporain turc, Yachar Kemal, *Tu écraseras le serpent*. Marianik Révillon qui dirige ce groupe nous a expliqué les raisons de son choix :

« En lisant *Tu écraseras le serpent*, j'ai eu le coup de foudre. Je suis allée à Istanbul pour y rencontrer l'auteur, lui soumettre ma version, en discuter avec lui. Nous nous sommes bien entendus, il a été satisfait de mon travail et m'a volontiers accordé les droits ».

L'intrigue du roman — et de la pièce qui en a été tirée avec beaucoup de fidélité — est simple et complexe à la fois. Un jeune paysan est poussé par sa famille et tous les habitants du village à venger le meurtre de son père en tuant sa mère, accusée d'être l'instigatrice de ce crime. « Il s'agit, dit Marianik, qui interprète le rôle de la mère, d'un problème de société, un problème général et pas spécifiquement turc, présenté ici dans un contexte anatolien ».

Cette histoire met en relief le rôle de la femme dans un pays où son égalité et sa dignité ont été officiellement proclamées au lendemain de la fondation de la République Turque en 1923, mais où, dans les zones rurales surtout, les mœurs féodales la relèguent toujours à une position subordonnée dans la société et en font souvent un bouc émissaire.



ROBERT/NRE

Yachar Kemal

Yachar Kemal a lui-même souligné, dans une interview récente, un autre aspect de cette œuvre — la question du remords, ou plutôt de son absence, et de l'oubli. Ainsi, le fils Hassan, meurtrier de sa mère, reprend tranquillement sa vie d'agriculteur prospère après un bref séjour en prison et jouit de l'approbation de la communauté comme si de rien n'était.

« Tout l'Occident parle du remords, dit Yachar, mais combien d'assassins sont en liberté, ont voiture, maison et enfants ? Il y a des assassins qui préparent une troisième guerre mondiale, cela n'empêche personne de vivre parce que tout le monde oublie ».

L'Atelier-Théâtre d'Aubervilliers, créé il y a quatre ans par Marianik Révillon, a

déjà présenté *Louise Michel d'après ses mémoires*, *Clarté* d'Henri Barbusse, *la Mère* de Maxime Gorki. La troupe dispose de très peu de moyens, les acteurs sont bénévoles, les décors sont en général réduits au strict minimum.

« La plupart de nos acteurs sont des ouvriers, souvent des travailleurs immigrés, explique Marianik. Nous voulons donner une voix à ceux qui en général n'en ont pas ».

Elle et son groupe cherchent en même temps à toucher un public populaire — et pas seulement le public restreint et plus ou moins privilégié qui fréquente habituellement le théâtre. A ce propos, elle était heureuse de constater que beaucoup de travailleurs turcs sont venus voir *Tu écraseras le serpent*.

Yachar Kemal, l'auteur du roman qui a inspiré cette pièce, est lui-même d'origine paysanne. Ses œuvres sur la vie des paysans d'Anatolie ont un succès énorme aussi bien à l'étranger qu'en Turquie. Elles ont été traduites dans des dizaines de langues. Ses romans, comme *Mehmet le Mince*, *Le pilier*, *Meurtre au marché des forgerons*, et beaucoup d'autres, servent en quelque sorte de pont entre le monde urbain où il vit depuis longtemps et le monde rural dont il est issu — deux univers distincts en Turquie.

Son dernier livre paru en France, *Alors les oiseaux sont partis...*, est le premier dont l'action se situe dans la grande ville d'Istanbul. □

Schofield CORYELL

Cinématis

Des superproductions, françaises ou américaines, des grands films à petit budget, des films de ce Tiers-Monde qui commence aux portes de Paris. Un cinématis chargé, trop chargé pour sa taille : du coup, un parti pris synthétique (obligé !)

Passons sur *Le grand carnaval*, troisième mouture de la saga pied-noir, bien propre, bien policée, avec juste ce qu'il faut de bonne et de mauvaise conscience... Laissons pleurer Christian Lara sur les foulards et les madras façon Club Med. (*Adieu foulards*).

Un bon petit film, réalisé par Bernard Favre, qui mérite d'être défendu. *La trace*, l'histoire de Joseph Axtrassiaz, dit le « rétréci », qui vit au royaume de Savoie en 1859. Joseph passe sa vie entre un univers étroit de paysan attaché à sa terre et celui sans bornes ni limites de la route. Il passe ses hivers à vendre, de village en village, du fil et des boutons, des tissus et de la mercerie courante. Il saute les frontières, entre Suisse et Italie du nord, entre France et royaume de Savoie. Le scénario a été écrit avec Bertrand Tavernier, et on ne peut s'empêcher de penser au coup de patte du maître, tant le colporteur de l'un fait penser au chemineau dans *Le juge et l'assassin*, et ce n'est pas là un mince compliment. La relation entre l'homme (Richard Berry) et la terre qu'il parcourt en une interminable migration, en un parcours que l'on ressent comme quasi initiatique, nous envoûte progressivement. Ce mouvement de l'image (magnifiquement



Mi-figue, mi-raison, de Srdan Kazanovic

cadree) va de pair avec la musique, partie intégrante de l'œuvre et non accord plaqué artificiellement.

Richard Berry a trouvé là un grand rôle, à sa mesure. Allez à sa rencontre.

La section « Un certain regard » du festival de Cannes a assumé complètement son intitulé en programmant, en mai dernier, *Mi-figue, mi-raison* de Srdan Kazanovic. C'est les films du Sémaphore, distributeur nimois, qui diffusent une œuvre osant aborder sans complexes la question des relations est-ouest. Nous sommes loin, idéologiquement, de l'admirable, (cinématographiquement parlant) *Ninotchka* d'Ernst Lubitch. Ici, c'est le regard porté sur la Yougoslavie par une jeune touriste américaine qui est confronté avec celui de deux jeunes de Belgrade et Dubrovnik. Dans le film de S. Kazanovic, c'est l'humour qui permet de passer au crible préjugés et idées reçues (réciproques) sur les grands systèmes politiques... et les hommes qui y vivent.

Mi-figue, mi-raison témoigne du renouveau du cinéma yougoslave. Est-il besoin de le recommander fortement à tous ceux qui croient qu'hors les « démocraties » occidentales il n'est point de salut.

Différences a vu, bien sûr, avec enthousiasme et passion, le dernier Fellini. De tous côtés on en a parlé, c'est pour cela qu'il est plus sage de consacrer nos articles à d'autres films moins salués, moins honorés. *Et vogue le navire* est bien parti du point de vue du public, n'hésitez cependant pas, à le prendre en marche. Il en va de même avec *Prénom Carmen*, cette autre étoile de la constellation Godar.

J'allais oublier. C'est *A nos amours* de Maurice Pialat qui aura été, ma plus grande et ma meilleure surprise de l'année passée. S'il me fallait ne retenir qu'un film dans la production française pour 1983, sans ambages, je voterai pour *A nos amours*. Et vous ?

Jean-Pierre GARCIA

Tchao pantin, bonjour la tendresse

Les films policiers sont, parfois, racistes. Dans l'esprit des réalisateurs, dans les images qu'ils proposent, l'appartenance des gangsters, des trafiquants, au camp des méchants et à une communauté étrangère ne font qu'un.

Tchao pantin, contient tous les ingrédients du polar ; poursuites, suspense, trafic et pourtant, aucun racisme. Le metteur en scène, Claude Berri, Jean Vautrin le scénariste, le directeur de la photo Bruno Nuytten et le décorateur Alexandre Trauner regardent autrement leurs personnages.

Bensoussan (Richard Anconina) se lie d'amitié avec un type dans une station service, Lambert (Coluche). La rencontre s'ouvre sur leurs différences. Pour Lambert, Bensoussan est « un arabe ».

« *Arabe, c'est pas une religion* » réplique Bensoussan, qui se dit-arabo-juif. Lambert ne répond pas. Cet homme seul, carburant au Négrita dans sa station service de nuit, qui dit « avoir été con et tricolore jusqu'au slip » se lie peu à peu avec le jeune homme, seul lui aussi et doublement, parce que métèque et petit trafiquant.

Plusieurs fois on voit les cafés arabes où Bensoussan donne ses rendez-vous, les punks près de la Bastille... Ces images ne renvoient jamais à des stéréotypes, Nuytten et Trauner donnent à aimer, au contraire des hommes seuls, des parias, et montrent, avec sympathie et tendresse, leurs différences. Tchao, le simple.

Christiane DANCIE



Coluche, héros triste

ET LES TROPIQUES, BORDEL !



1983, c'était l'année des nostalgies exotiques. De Morocco à Boat-people, les stéréotypes ont la vie dure.

La vogue commença au printemps, s'enfla pendant l'été et l'automne, continue durant cet hiver, orchestrée par un Festival donné par le Saint-Séverin, *Les perles du cinéma colonial* ; les films d'aventures, c'est-à-dire ceux qui se passent ailleurs, hors d'Europe, hors des USA, sont de retour. L'homme blanc et parfois même la femme blanche reviennent en personnages de cinéma hanter leurs anciennes colonies. Les Français redécouvrent l'Afrique noire, les Anglais, l'Inde, les Américains s'interrogent sur l'Asie du Sud-Est. Les cinémas du Tiers-Monde semblent eux trouver une audience désormais retrécie. Pourquoi ?

Il semble bien que les réalisateurs des pays pauvres dérangent, c'est-à-dire ennui ; les Européens ou les Américains, au contraire, donnent à rêver, ils

mettent leur pas dans les traces de nos grands ancêtres cinématographiques ; ils ne nous fatiguent guère. Prenons l'exemple de l'Afrique et de ses habitants. *Le vent*, de S. Cisse qui ne joue pas sur une identification simple, qui ne met pas de Blancs directement en face du petit potentat noir et de sa famille, qui ne transige ni avec nos modes de narrations ni avec notre perception de la beauté physique, reçut moins de spectateurs que *L'Africain* de P. De Broca, que *Coup de torchon*, de B. Tavernier ou qu'*Equateur* de Gainsbourg. Ces ouvrages au même degré, de la même façon que *Les héros sont fatigués* d'Yves Ciapi, flattent notre vanité d'éternels petits Blancs, ils nous prouvent, implicitement au moins, notre supériorité de Civilisateurs, d'êtres vraiment humains jusque dans nos faiblesses.

L'Afrique noire garde ses « qualités » habituelles ; quasi vierge, peuplée d'hommes aux corps athlétiques, aux visages et aux usages aussi aberrants que les formations végétales. Les cinéastes insistent sur la lumière glauque de la grande forêt ou la sécheresse immense du Sahel, l'étrangeté sympathique, attrayante comme la maladresse d'un châton, des Pygmées ou des Boschimans.

Ils étaient abimés, alcoolisés, mais présents, volontaires, les personnages d'Yves Montand et de Kurt Jurgens, ces héros fatigués avec superbe, sans parler de la flamboyance déraisonnable qu'exaltait sous la chaleur humide Maria Félix ; l'ectoplasme membré que devient Francis Huster sous l'Equateur se confond dans son absence mâte avec quelques gouttes de sueur malodorantes.

Francis Huster dans *Equateur*

Car l'Afrique noire pour l'homme, pour le Blanc, reste lieu de corruption, de trouble fascination ; elle abîme, souvenez-vous de la galerie portrait de tarés mis en scène par B. Tavernier ; elle fait éclater les passions malsaines, elle infecte les pulsions. Terre des origines, c'est-à-dire de la sauvagerie, elle a le pouvoir de révéler le fond de l'être, cette sensualité dont tient à se garder le personnage puritain de Katherine Hepburn dans *African Queen*.

Mais un homme, un vrai, un dur, doit abolir cette Afrique trop noire, trop brûlante. *African Queen* nous montre un indigène, en tout ; d'autres films confondent les autochtones avec des éléments parfois récalcitrants du paysage. *Tant que soufflera la tempête* se déroule à la fin du siècle dernier, en Afrique du

Sud ; il nous propose deux type de Noirs, les domestiques, frères heureux, dévoués, parfois un peu voleurs du type du bon vieil oncle Tom, et les Zoulous, sorte d'indiens si retors qu'ils ont le mauvais goût de remplacer leurs arcs par des lances, en voulant chasser leurs seuls amis réels, les Blancs.

Les arabes, les Indiens, les Chinois, nom générique jusqu'à une date récente de tout peuple asiatique, connaissent des traitements réducteurs comparables.

La Chine en studio

Si la femme arabe donne corps au phantasme de la prostituée indépendante et tendre, les Chinoises, lorsqu'elles se prostituent, — ce qui semble être leur principale qualification professionnelle —, survivent dans un but précis, se venger des humiliations subies ; elles corrompent la progéniture de l'homme blanc ; (*Shanghai Gesture*) elles assassinent le demi-jaune, chef du guerre et violeur. (*Shanghai Express*) Elles sont le pendant, humain, trop humain (Ah la fragilité du cœur féminin !) des impénétrables asiatiques, ces rusés fous de jeux d'argent et de pouvoir qui trompent, martyrisent de braves bougres d'Européens et d'Américains encerclés cinquante-cinq jours à Pékin, ou s'adonnant aux joies du reportage et des casinos à Macao. Curieusement, la plupart des films situés en Chine se déroulent dans des villes reconstituées en studio à Marseille, en Espagne, à Hollywood. Il est amusant de comparer leur multiplications de pagodes, de pousse-pousse et de figurants grimés avec un authentique film chinois des années trente, *Les anges du boulevard*. On n'y entend plus de banalités abstraites concernant les foules asiatiques ; on suit la vie de pauvres héros qui cherchent à se nourrir, à se loger, à ne pas se vêtir que de loques ; ce film là n'est pas colonial ; d'ailleurs, il finit mal...

50 ans plus tard, l'ouvrage d'une chinoise, *Boat People* nous restitue intact le dégoût qu'inspirent certains des films du mépris tournés par des Américains ou des Européens. *Boat People* a été conçu pour déranger les bonnes consciences occidentales en leur offrant le maximum de confort narratif ; il repose sur une série de tromperies, de manipulations, de clichés. Un héros, le reporter, refuse la misère d'un peuple, les Vietnamiens, dans une famille qu'il va essayer de protéger ; le père, officier de l'armée du sud fut tué, le fils aîné ne va que sur ses douze ans, la mère malade se prostitue occasionnellement pour nourrir ses enfants, ce qui en augmente le nombre. Une adolescente têtue, courageuse nous est proposée en modèle, elle mérite d'être sauvée. Parallèlement s'organise

le ballet des apparatchicks, avides de pouvoir ou de nostalgie selon leur âge, et des mauvais garçons, tellement nobles, fidèles en amitié. Ces gens se croient chez la prostituée-cuisinière du lieu.

Le spectateur en a pour son argent ; il assiste à des scènes de rues à des émotions familiales, — l'explosion du frère, le suicide saignant de la mère —, à des discussions politico-désenchantées, à des bagarres, à des poursuites, à des évactions soulageantes. Les événements se succèdent sur un rythme digne de celui d'un feuilleton américain ; les dialogues claquent. La fiction s'arrose de sensationnel puisé à la rubrique actualités et faits divers du sud-est asiatique. C'est ainsi que le généreux héros meurt, victime de son baril d'essence, renouvelant la coutume locale autrefois réservée aux bonzes. La réalisatrice ne se sert pas de son personnage de photographe ; son John Wayne aux yeux bridés subit les événements au lieu d'en rendre compte ; contrairement à celui du nain dans *L'année de tous les dangers* son regard ne provoque aucune réflexion sur la valeur de l'instantané, du reportage objectif ». Le reporter, c'est simplement l'étranger auquel le cinéphile doit s'identifier. Enfin ce film qui vise simplement à montrer, fut tourné en Chine ; les comédiens parlent leur langue, le cantonnais.

Les machos de maman

Du coup il pontifie, accumule les genres, les lieux-communs et les bouleversements ; il ennuie ; sa narration vieillie, grandguignolesque met en valeur l'œuvre de Lam Lê, *Poussière d'empire* ; le cinéaste franco-vietnamien retrace la diaspora des siens ; il construit un montage déchiré, en éclats.

Pourtant, il n'attira pas les foules ; seuls le très beau, le tolérant *Chaleur et poussière* de James Ivory fit de nombreuses entrées ; il nous offre une Inde difficile d'accès aux colonisateurs, les Anglais et les Anglaises, en exerçant une autre sorte de fascination. Il est honnête. Mais ce sont les films un peu ridicules, qu'il soient anciens ou nouveaux qui retrouvent un vaste public ; certains deviennent même des « films cultes » : ah les jambes de Gary Cooper et les répliques de Marlène Dietrich domestiquée par l'amour fou dans *Morocco* de J. Sternberg, ah l'éclat bleu des yeux de Peter O'Toole-Lawrence d'Arabie...

En ces temps-là, les spectateurs trouvaient à qui s'identifier. En ces temps-là, les cinéastes avaient le sens du dépaysement, de l'épopée, pauvre épopée...

Et j'ai envie de crier ma joie, un peu torde, à cette évocation nostalgique : qu'il était joli garçon le macho de maman !

Claudine GOLDSTEIN

Patrick Tort s'attaque à la pensée hiérarchique



Patrick Tort

LES USURPATEURS DU DARWINISME

Différences : Rétablir la vérité sur le darwinisme en dénonçant les falsifications de la « sociobiologie », tel est l'un des propos majeurs de votre livre, dont les enjeux semblent aujourd'hui capitaux. Pouvez-vous résumer ici ce qui constitue, face aux diverses interprétations de la théorie darwinienne, l'originalité de son engagement ?

Patrick Tort : Je dirais qu'elle consiste essentiellement en ce que le darwinisme y est saisi dans la rigueur de sa logique, et non, d'une manière nécessairement idéologique, dans le morcellement toujours équivoque de ses énoncés. Je démontre simplement ceci : la logique de la théorie de la sélection naturelle, poursuivie dans le domaine anthropolo-

gique, implique exactement le contraire de ce que prétend l'actuelle « sociobiologie ». Cette dernière cherche à démontrer que les hiérarchies biologiques ont leur prolongement naturel et nécessaire dans la société. Darwin a pensé et écrit le contraire, et nullement pour des raisons qui tiendraient à une éthique humaniste étrangère à l'ordre de ses travaux de naturaliste : si la « morale » de Darwin est en effet une morale de l'universalisation de la sympathie, de la reconnaissance positive de l'autre race ou de l'autre culture, de l'altruisme social et de la correction de inégalités, c'est en vertu de son transformisme même, c'est-à-dire, pour être précis, en vertu de la théorie de la descendance modifiée au moyen de la sélection naturelle.

Différences : Mais certains pensent, précisément, que la sélection naturelle, c'est la lutte pour la vie, le triomphe des plus forts, l'élimination des plus faibles, en un mot une théorie de la violence nécessaire au sein de la nature, et que l'homme ne saurait échapper à cette loi. Comment expliquer ce paradoxe ?

Patrick Tort : C'est précisément là que ma lecture du darwinisme rétablit sa grande vérité curieusement oubliée, dissimulée ou recouverte : dans un ouvrage important de 1871, *La descendance de l'homme*, Darwin répond lui-même à cette question qu'il ne pouvait manquer de s'adresser.

Au cours de l'évolution de l'homme, et suivant un processus amorcé depuis longtemps au sein de l'évolution du monde animal, se sont progressivement développés les traits qui constituent sa particularité à l'intérieur de ce monde : l'hégémonie des instincts sociaux, avec la baisse corrélative des autres manifestations de la vie instinctive individuelle ; l'accroissement, lié à cette baisse, de la rationalité et des facultés intellectuelles en général ; le goût, lié à cet accroissement, de la solidarité à l'intérieur du groupe ; le sentiment, lié à ce goût, de la sympathie ; enfin, et tendanciellement, l'extension de la sympathie hors du groupe social restreint, en direction d'assimilations de plus en plus larges. Or tout cela apparaît dans l'humanité, et singulièrement dans l'humanité civilisée, sans que la sélection naturelle ait cessé d'agir : les instincts sociaux, avec toutes leur conséquences positives pour l'harmonie de la vie communautaire indéfiniment élargie, ont été sélectionnés. Ils aboutissent ainsi naturellement à accroître indéfiniment une sympathie qui, elle, interdit l'extermination des faibles : la démonstration est faite, et le paradoxe

Prenons l'exemple de cette « sociobiologie » que s'efforcent de défendre certains partisans d'un ordre social fondé sur l'inégalité « naturelle » — inégalité qui rendrait légitime, bien sûr, la domination de la force, naturelle ou acquise.

Cette « sociobiologie », qui se donne comme l'idéologie de soutien de la « nouvelle » droite — mais qui croit aujourd'hui à cette nouveauté ? — est en réalité aussi vieille que le libéralisme.

Ce qu'ignorent nos idéologues décadents de *Figaro-Magazine* ou du *Club de l'Horloge*, c'est que l'idéologie qu'ils défendent, sous le prétexte d'une référence « scientifique » à un néodarwinisme habillé de génétique moderne, était déjà celle, plus simplement vêtue, de la sociologie évolutionniste de Spencer, qui fut au XIX^e siècle le théoricien d'un libéralisme qu'il voulait faire reposer sans contrôle sur le libre jeu de la concurrence généralisée et de la sélection sociale.

C'était également celle du naturaliste Haeckel, national-libéral allemand qui fut sous Bismarck l'un des principaux

« La « sociobiologie » qui se donne comme l'idéologie de soutien de la « Nouvelle droite » est aussi vieille que le libéralisme »

résolu. Cela peut se résumer de la façon suivante : « La sélection naturelle sélectionne la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle » (thèse n° 7 de mon livre). C'est ce que j'ai nommé, dans le chapitre que je consacre à Darwin, l'effet réversif de l'évolution, et c'est ce qui réfute définitivement la référence pseudo-justificative et en réalité complètement illégitime des « sociobiologistes » à un darwinisme qui selon eux « autoriserait » une sociologie, voire une racologie inégalitaire, ainsi que les comportements politiques qu'elles voudraient à leur tour justifier.

Différences : Votre livre est une immense généalogie des théories inégalitaires. A le lire, on s'aperçoit que la pensée inégalitaire n'a d'autre horizon que la répétition des mêmes stratégies dans la poursuite des mêmes fins. Pensez-vous qu'il en soit définitivement ainsi ?

Patrick Tort : Je fais l'hypothèse de cette permanence pour toutes les grandes idéologies que je nomme parascientifiques, c'est-à-dire qui se donnent indûment pour la science elle-même ou pour des discours à l'intérieur desquels l'usage citationnel d'énoncés scientifiques viendrait garantir en quelque sorte leur légitimité.

incitateurs du « darwinisme social » dont on connaît aujourd'hui la postérité ; celle encore du Français Vacher de Lapouge dont le mot d'ordre était « Déterminisme, inégalité, sélection ! » ; et celle enfin de Rosenberg et de Hitler. On ne rappellera ici que pour mémoire la dernière forme de cette pesante répétition : Wilson, la « sociobiologie » américaine et le suivisme bien compréhensible de la « Nouvelle » droite.

Ce qui est nouveau, c'est un accroissement des connaissances positives et une transformation qualitative de la biologie sous l'influence de la génétique et de la biochimie moléculaire. Ce qui ne l'est pas, c'est l'idéologie qui accompagne le développement de ces disciplines récentes de la même façon qu'elle accompagnait au siècle précédent l'essor scientifique de la biologie sous l'impulsion du darwinisme. C'est ce que j'appelle, dans la 32^e thèse de *La Pensée hiérarchique*, la stabilité relative des grandes idéologies para-scientifiques. Ce qui, à chaque fois, se remanie et se remodèle en profondeur, c'est la science : ce qui ne change pas et se répète, c'est l'idéologie d'accompagnement, pour laquelle les innovations réelles des sciences auxquelles elle réfère, et dont elle s'autorise en les travestissant, ne sont que le prétexte

destiné à justifier sa propre relance. Mais ce qu'il convient de ne pas oublier, c'est que cette médiocrité intellectuelle, si peu imaginative, de la sociobiologie et de tout ce qui prétend autour d'elle à une nouveauté de pensée ou d'action, est cela même qui représente le plus grand danger. La droite sociobiologiste, par cela même qu'elle a choisi un discours réducteur et simplificateur sur la science dont elle cherche à se nourrir, est en mesure de tenir le discours politique le plus simple qui soit, et de ce fait le plus facilement répétable.

Différences : Pensez-vous que la sociobiologie ait encore quelque chose à dire ?

Patrick Tort : Quelque chose de nouveau, certainement pas. Son discours, je l'ai montré, est de part en part répétitif. Lorsque Christen, à qui les sottises ne font pas peur lorsqu'elles sont d'une nocivité assurée et efficace, proclame dans les colonnes du *Figaro-Magazine* que la biologie a démontré que les hommes sont naturellement inégaux, ou que la loi naturelle de la sélection implique « des sociétés fondées sur la concurrence et non sur une distribution homogène des ressources » (*Le Figaro-Magazine* du 24 avril 1982), il contredit formellement Darwin et ne s'en inquiète pas, car qui, dans son public, aura les moyens ou le désir de s'en apercevoir ?

Christen, que le *Figaro-Magazine* s'acharne à faire passer pour un « spécialiste », ne peut rien contre Darwin, à qui il a juré un peu vite un serment de fidélité d'autant plus claironnant qu'il était destiné à masquer d'authentiques trahisons. Il ne peut faire, au mieux, qu'extraire de ses textes des énoncés découpés de telle sorte que l'idéal social de Darwin y apparaisse comme un élitisme du chef et de l'individualité conquérante, jaillissant au sein d'une société fondée sur une rivalité plus ou moins meurtrière. Mais s'il lit Darwin — je tiens à sa disposition les références des éditions intégrales —, il sera contraint de reconnaître que pour le naturaliste anglais, la guerre et les hiérarchies qu'elle engendre ne sont une nécessité évolutive qu'au cours des premières étapes du développement humain — les périodes dites sauvage et barbare de l'anthropologie évolutionniste —, mais qu'elles sont appelées à disparaître dans l'état de civilisation, selon la loi de l'effet réversif. Donc Monsieur Christen est un barbare. Un « nouveau » barbare, bien sûr. □

Propos recueillis par Emilie ASSOUAKON

— Groupe Manouchian —

ILS ETAIENT VINGT ET TROIS

Des étrangers morts pour la France, il y a quarante ans. Henri Noguères, président de la Ligue des Droits de l'Homme, et historien de la Résistance, raconte.



Henri Noguères

C'est le 21 février 1944 que s'est ouvert — et que s'est achevé — devant la Cour martiale allemande « en un lieu tenu secret » le procès des « vingt-trois ». Trente journalistes, venus de tous les pays de l'Axe, avaient été conviés au spectacle.

Il ne devait être question, devant la Cour martiale, ni de procédure, ni de respect des règles juridiques : il fallait juger et condamner au plus vite des juifs, des assassins, des saboteurs, des criminels. Il fallait surtout tenter de les salir en les présentant, selon la formule du colonel-président, comme des « assassins stipendiés ».

Parce que tous les compagnons de Manouchian étaient des militants communistes, des partisans F.T.P.-M.O.I. Parce que tous, à deux exceptions près, portent des noms à consonance étrangère et parce que, parmi eux, les Allemands ont « homologué » neuf juifs...

« *Aucun parmi les vingt-trois, écrira leur chef Gaston Laroche (1) n'était accusé ni de vol, ni de rapine, ni d'un quelconque acte de brigandage. On joignit à leur cas deux Polonais qui n'avaient rien à voir avec les attentats et qui avaient été appréhendés pour acte de vol. L'un d'eux fut remis au tribunal français pour être jugé pour délit de droit commun,*

quant au second, comme il fut prouvé qu'il avait été en Espagne, et bien que n'ayant aucun rapport avec les autres, il dut partager leur sort.

Tous ont été condamnés, non pas comme l'affirmaient les journaux de l'époque en tant que « bandits », mais comme francs-tireurs, c'est-à-dire reconnus comme soldats.

Des vingt-trois un seul était gradé, le ressortissant arménien, les autres étaient de simples soldats. Tous déclarèrent appartenir à l'armée de de Gaulle. Aucun des chefs dont ils avaient donné le nom ne fut identifié.

Aux questions du président, ces jeunes, qui savaient que leur mort était inévitable, répondirent avec le calme le plus grand. L'Espagnol Alfonso, à l'affirmation qu'il avait servi dans l'« Armée rouge espagnole » a objecté : « Dans l'armée républicaine, M. le Président ». Un des deux accusés hongrois, à qui les Allemands demandèrent comment, sachant que son pays était allié de l'Allemagne, il avait pu agir contre celle-ci, rétorqua : « Parce que je suis convaincu que la victoire de l'Allemagne serait une ruine pour mon pays, et la majorité des Hongrois pensent comme moi ». Rayman interrompit le sermon du président selon lequel les Allemands protégeaient tous ceux qui travaillaient paisiblement, par ces mots : « Ce n'est pas mon cas : mon père, ma mère, tous les miens ont été déportés et moi j'aurais bien voulu travailler ». Fontano, à qui on avait demandé pourquoi il affirmait avoir agi pour la France alors qu'il n'était pas français, a répondu : « Pour un ouvrier, le pays où il se trouve est son pays ».

Tous ces « bandits » à la vie exemplaire, que les autorités allemandes tenaient à présenter comme corrompus par l'étranger, apparurent engagés comme soldats, au risque permanent de leur vie ».

Des Soldats dont les exploits avaient fait trembler l'occupant depuis des mois et des mois : attaques contre les camions chargés de troupes allemandes, contre les locaux occupés par la Wehrmacht, les casernes, les « Soldaten kinos », les bordels réservés à l'occupant...

Ce sont les hommes de Manouchian qui, en mai 1943, ont attaqué, à la grenade et au pistolet, un détachement allemand en plein cœur du quartier latin, rue Monsieur le Prince. Ce sont eux qui, le 28 juillet, ont attaqué la voiture du commandant en chef du Gross Paris. Voici, d'ailleurs, rien que pour ce mois de juillet 1943 la liste impressionnante des actions légitimement revendiquées par le groupe Manouchian : le 2 juillet un autobus rempli d'Allemands attaqué à la Grenade à Clichy ; deux traitres abattus, le 5 juillet à Denain et le 21 à Paris ; le 7 juillet un café attaqué à la grenade à Montrouge et le 9 juillet une maison réquisitionnée par les Allemands attaquée à Noisy-le-Sec ; une caserne boulevard Berthier le 8 juillet, une autre à Choisy-le-Roi le 10 ; deux déraillements : un train de permissionnaires allemands sur la ligne Paris-Cherbourg dans la nuit du 10 au 11 juillet, et un train de marchandises entre Paris et Château-Thierry le 28 ; enfin, à Vanves, le 19 juillet, un détachement attaqué à la grenade et au pistolet et à la gare de la Folie, le 31 juillet, un groupe d'officiers allemands.

Seule de toutes ces opérations, la première — l'attaque à la grenade d'un camion rempli d'Allemands devant l'hôpital Beaujon à Clichy, avait coûté la vie d'un des partisans du groupe : Joseph Clischitch, que ses camarades appelaient Albert. Mais Clischitch, avant de succomber devait infliger à lui seul de lourdes pertes à l'ennemi :

« *L'opération réussit, écrira Gaston Laroche, mais les Allemands ouvrirent le feu sur les F.T.P.F. qui se repliaient. Albert fut blessé aux jambes. Ne pouvant fuir, il donna l'ordre à ses camarades de se replier, et se réfugia dans la cave d'un immeuble voisin où il se prépara à vendre chèrement sa vie. Il possédait encore une grenade anglaise de 750 grammes et huit cartouches dans son revolver.*

Les Allemands envoyèrent cinquante hommes sur les lieux pour s'emparer de Clischitch, qui, tout en surveillant l'extérieur par le soupirail de la cave, pansait sa blessure.

Les Allemands avançaient prudemment, mais Albert, très maître de lui, sa grenade à la main, les regardait approcher. Il attendit que les Allemands soient tous proches pour lancer sa grenade (...).

C'est lorsqu'il les jugea assez près que Clischitch dégoupilla son arme, compta dix et jeta la grenade. Six Allemands tombèrent, les autres se replièrent, préparant une nouvelle attaque. De nouveau, Albert, le pistolet au poing cette fois, les laissa approcher. Par sept fois, il fit feu. A chaque coup, un Allemand était touché. Sa huitième cartouche, Clischitch la garda pour lui. Il ne voulait pas tomber vivant aux mains des Allemands. Il se tira une balle dans la bouche ».

Une équipe contre deux colonels hitlériens chargés de dollars.

Le 28 septembre 1943, ce sont encore les Francs-Tireurs de Manouchian : Celestino Alfonso, Spartaco Fontano et Marcel Rayman, qui abattent en pleine rue le négrier Jules Ritter, délégué de Sauckel en France.

Le mois suivant, Missak Manouchian dressera à nouveau le bilan impressionnant de son activité « terroriste » : sur dix-sept opérations momentanées au compte rendu, treize ont consisté en des attaques directes contre la machine de guerre allemande : 4 véritables opérations militaires montées contre des détachements de l'armée allemande — la plus spectaculaire ayant été, le 6 octobre, l'attaque place de l'Odéon d'une soixantaine de soldats allemands par un petit groupe de partisans —, sept attentats dirigés contre des locaux réquisitionnés par l'ennemi (hôtels, restaurants, bordels, etc.) et deux déraillements de trains militaires. Quant aux quatre autres opérations, elles correspondaient à trois exécutions de traitres condamnés par les F.T.P. et à une récupération de matériel.

Des attentats, des exécutions, le groupe de F.T.P.-M.O.I. que commande Missak Manouchian dans la région parisienne en a déjà à son actif plus de soixante lorsque son chef rédige ce communiqué :

Communiqué du 13 novembre 1943.

Le 5 novembre 1943, à 7 heures du matin, sept partisans armés de pistolets ont attaqué un garage de vélos à Vincennes. Après avoir tenu le patron en respect, les partisans se sont emparés de cinq vélos destinés aux opérations quotidiennes des Allemands. Tous les partisans se sont retirés en bon ordre.

Le 12 novembre 1943, à 13 h 30, une équipe composée de six hommes armés de pistolets, ont attaqué en plein centre de Paris deux colonels hitlériens portant avec eux des serviettes bourrées de dollars et autres devises. Un de ces colonels a été abattu par un de nos combattants, quant à l'autre, il parvint à se sauver avec les deux serviettes. Dans leur retraite, deux partisans ont été suivis par la police française et une fusillade s'est engagée entre eux. Le partisan Robin dans sa défense a blessé quatre flics. Grièvement blessé, il est tombé entre les mains de la police. Un autre combattant du nom de René s'est réfugié dans une cave et il a été pris après avoir épuisé ses munitions. Les quatre autres camarades se sont retirés en bon ordre.

Ce communiqué devait être le dernier : le 16 novembre, Missak Manouchian était arrêté et, avec lui, en quelques jours, vingt-deux autres membres de son groupe.

Trois mois plus tard, c'était le procès. Une parodie de justice au cours de laquelle les « juges militaires » avaient cru pouvoir insulter les soldats sans uniforme qui leur avaient donné une leçon de courage et d'honneur.

Après que le colonel-président eut donné lecture de la sen-

tence, aussitôt traduite par l'interprète, les 23 condamnés furent officiellement informés qu'ils disposaient d'un délai de 15 jours pour présenter une recours en grâce. C'était le mardi 21 février et il était 15 heures. Quelques heures plus tard, ce même 21 février, tous les condamnés étaient passés par les armes. Seule femme parmi les 23, Olga Bancic échappa, ce jour-là, au poteau d'exécution. Les Allemands annonceront — sans doute pour souligner leurs préoccupations humanitaires — que « le recours en grâce de la juive Golda Bancil, étudiante en philosophie, a été admis ». Immédiatement transférée en Allemagne, Olga Bancic (et non Golda Bancil), sera décapitée à la hache à Stuttgart le 10 mai, jour de son trente-deuxième anniversaire.

Pendant des semaines, après le procès, les murs de la France entière seront couverts de la sinistre « affiche rouge ». Le photomontage de cette affiche intitulée : « *Des libérateurs ! La libération par l'armée du crime* » montrait, sur fond de locomotives enchevêtrées après un déraillement, d'armes présentées comme pièces à conviction et de cadavres criblés de balles, dix médaillons représentant dix des accusés. Comme il fallait mettre en évidence ce qui, selon les critères allemands, devait déconsidérer les accusés aux yeux des « honnêtes gens », cinq étaient qualifiés de « *juifs polonais* », deux de « *juifs hongrois* », un de « *communiste italien* », un autre d'« *Espagnol rouge* ». Une flèche indiquait, au centre, le « *chef de bande* ». Chacun d'eux se voyait en outre attribuer un certain nombre d'attentats : en tout 128, et quinze déraillements. Quant à Missak Manouchian, il était crédité à lui seul de 56 attentats, 150 morts, 600 blessés...

« Les mornes matins en étaient différents »

A y regarder de plus près, les dix visages reproduits sur cette affiche sont tous de très beaux visages d'hommes jeunes — parfois très jeunes — dont les regards francs apportaient le meilleur démenti aux insultes de la Propagandastaffel.

C'est cette « affiche rouge » qui a inspiré à Aragon un des plus beaux poèmes nés de la Résistance.

*Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuits hirsutes menaçants
L'affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Ils cherchaient un effet de peur sur les passants.*

*Nul ne semblait vous voir Français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE
Et les mornes matins en étaient différents.*

La publicité donnée par les Allemands au procès des vingt-trois, que ce soit par la voie de la presse ou par les dizaines de milliers d'affiches rouges, était révélatrice d'une incorrigible méconnaissance des sentiments réels des Français et de leurs réactions. Car les compte-rendus de l'audience de la Cour martiale et l'affiche rouge n'ont pas eu pour effet de détourner les Français des « *terroristes étrangers* ». Ils ont appris, par contre, à ceux qui l'ignoraient encore, qu'il existait en France des groupes organisés obéissant aux consignes d'un « *Comité National de Libération* » et qui, appartenant à une véritable armée, se considéraient comme étant toujours en état de guerre contre l'Allemagne et agissaient en conséquence, au mépris de leur vie.

C'est pour cela que le sacrifice des « vingt-trois » n'a pas été consenti en vain. C'est pour cela que Missak Manouchian et ses camarades restent pour nous à jamais exemplaires. Pour cela, et aussi parce que, selon le mot de Gaston Laroche, « On les nommait des étrangers... ».

Henri NOGUERES

Edouard GLISSANT

Ecrivain



« La Martinique manque d'audace... »

Ce qui plaide contre l'indépendance de la Martinique, c'est d'abord le problème de la survie de ce pays après l'indépendance : la Martinique n'a aucune production réellement exportable. Toute l'économie de ce pays est soutenue par la France, et dans l'univers caraïbe, les productions martiniquaises ne seraient pas rentables.

L'autre argument, c'est l'« irresponsabilité » technique des Martiniquais. Précisément parce que la Martinique est dans un système de dépendance et d'assistance, il me semble que ses habitants n'ont pas assez d'audace et d'imagination créatrices en ce qui concerne les mesures à mettre en œuvre pour la survie du pays.

Par conséquent, une indépendance octroyée, c'est-à-dire débattue avec des élites autour d'une table, ne mettrait pas assez en jeu la conscience collective du pays pour que cette indépendance mobilise un élan national. Ça me paraît un grand danger, qui, me semble-t-il, a menacé beaucoup de pays anciennement colonisés au moment de leur indépendance. Tout s'est joué au niveau d'une certaine élite. Certains agitent même à ce propos le danger de macoutisme, sans doute à raison.

Même en écartant ce danger, les déséquilibres actuels de la Martinique entre l'appauvrissement de sa production et la hausse de sa consommation rendraient les premiers temps de son indépendance extrêmement difficile. Il faudrait renoncer à un certain nombre d'habitudes. Et pour l'instant, aucun parti politique établi là-bas n'a eu le courage de dire cela.

Christian, 30 ans, postier

« Faire cadeau de l'indépendance, c'est le dernier avatar du colonialisme »

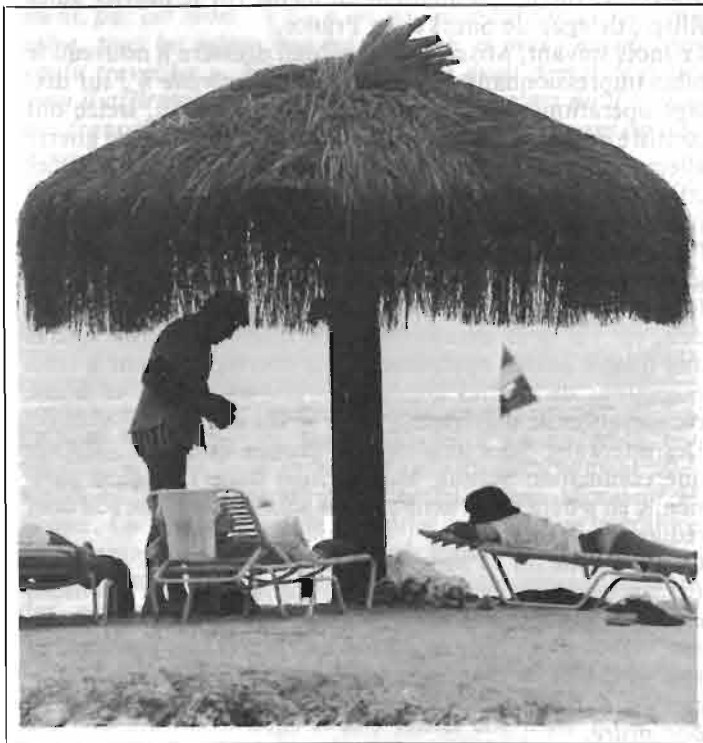
Je ne vois vraiment pas pourquoi on donnerait leur indépendance à des gens qui n'en veulent pas. Tous mes copains dominiens disent que l'enfant antillais n'a qu'un rêve, venir travailler en France. Tant qu'à être immigré, autant que ce soit avec les avantages de la nationalité, même si les Antillais sont autant victimes du racisme que les immigrés non-français.

Faire cadeau de l'indépendance, au nom des bons sentiments, ça me paraît être une conduite qui relève encore du colonialisme. Et tant que les mouvements indépendantistes resteront isolés de la population, je ne suis pas d'avis de céder au terrorisme. □

— DOM - TOM —

INDÉPENDANCE OU PAS ?

Que faut-il faire des DOM-TOM ? Edouard Glissant répond pour la Martinique



Marie, 33 ans, journaliste

« Une fédération d'Etats »

Historiquement, l'indépendance est la seule issue possible pour les DOM-TOM. Impossible de rester lié de cette manière à une lointaine mère patrie. Malheureusement, la France continue de traiter ses îles en enfants gâtés. Rien n'est fait pour y développer l'appareil productif, ou les ressources locales. L'indépendance immédiate serait une catastrophe, dans la mesure où pour survivre, il leur faudrait retomber dans les bras d'une grande puissance.

L'instauration d'une fédération de petits Etats dans les Caraïbes, par exemple, reste une des bases sur lesquelles pourrait s'initier un véritable rasoir national.

A mon avis, la solution réside au départ dans une autonomie très large, permettant, pendant un laps de temps déterminé, de bâtir d'autres structures, d'instaurer un autre mode de vie, sans produits importés, sans 604 Peugeot. □

Mais un peuple ne peut pas vivre éternellement d'assistance, même si c'est dans une (toute) relative commodité. La collectivité, actuellement, est satisfaite globalement des conditions économiques qui lui sont faites, mais nerveusement irritée par ces conditions. Il y a presque un déséquilibre mental des Martiniquais dans la situation qui leur est faite. Un peuple ne peut pas vivre réellement et se développer sur ces bases-là.

L'indépendance aurait l'avantage de mettre les Martiniquais en face de leurs responsabilités. Indépendants, ils seront obligés d'inventer des solutions pour survivre. Si les premiers temps risquent d'être difficiles, cette indépendance, si elle n'est pas acquise à un trop fort prix humain, sera assez extraordinaire à vivre. Sortir d'un état de mendicité globale et essayer d'imaginer pour soi et par soi-même des solutions à ses problèmes, il y a là quelque chose d'exaltant.

Il se pourrait bien que les Martiniquais, une fois indépendants, soient amenés à inventer de nouveaux modes de production, basés sur l'ethnotechnique, c'est-à-dire un système de production adapté à leurs besoins et concertés par la conscience collective. Nous avons trop pris l'habitude de consommer des produits venus d'ailleurs même quand ils ne sont pas adaptés au pays. J'ai remarqué par exemple que les vieilles maisons martiniquaises en bois sont extraordinairement ventilées, alors que dans les innombrables maisons en béton que l'on construit maintenant, il faut presque tou-

Pierre, 40 ans, plombier

« D'abord, c'est où, ça, au juste ? »

Moi, indépendance ou pas, je n'en ai rien à cirer. S'ils veulent vivre en France, personne ne les empêche, on est un pays libre.

Maintenant, d'après ce que j'ai entendu dire, tout ça, ça nous coûte cher. On leur donne les mêmes droits qu'aux Français, ils touchent la sécurité sociale, les aides pour les familles nombreuses et tout le tintoin. Alors, malgré ça, s'ils veulent leur indépendance, ils n'ont qu'à la prendre, ça fera des économies pour l'Etat.

Moi, je connais beaucoup d'Antillais, mon facteur, il est réunionnais. Des gars sympas et tout. Et puis, c'est comme s'ils étaient Français, quoi. Il me dit toujours que les filles dans son pays sont bien roulées, et qu'il y a un tas de fruits aphrodisiaques... Où c'est ? Alors là, exactement... Vers l'Amérique, par là... □

Edouard GLISSANT

Ecrivain



... mais elle doit penser à vivre libre. »

jours des climatiseurs. Il y a là une connaissance de l'environnement qui s'est perdue dans la consommation passive. L'un des intérêts de cette indépendance, si elle n'est pas formelle, serait de permettre à une collectivité de retrouver spontanément son niveau et ce qui lui convient dans son entourage. Surtout que se développe actuellement, dans la Caraïbe, une véritable civilisation, une rencontre de cultures qui reposent toutes sur le même substrat historique. Les histoires sont divergentes, mais elles se rencontrent en ce moment, avec un extraordinaire développement de la civilisation, dans la musique, la littérature... La Martinique ne peut rester comme un kyste isolé, une sorte de verrue dans tout ce mouvement. Qu'elle le veuille ou non, elle doit participer à ce mouvement, à cette conjonction d'histoires.

L'indépendance, c'est aussi l'occasion de changer tout le système économique. Dans des petits pays comme ceux-là, on peut développer des systèmes production/consommation harmonisés, ce qui est plus difficile à l'échelle d'un pays comme la France. Il faut éviter pour cela deux écueils, l'hypernationalisme chauvin, et la main-mise d'une élite sur le pays. L'intellectuel ne doit pas être un leader par vocation, il doit faire son travail d'intellectuel. Mais attention : il ne doit pas non plus être par vocation le bouc émissaire de tout ce qui ne va pas bien dans le pays. Il y a là un équilibre très difficile à atteindre, dans un si petit pays, pour que l'œuvre d'indépendance soit valable.

Aude, 19 ans, étudiante

« La France doit rester aux Antilles »

Non, pas d'indépendance, ce serait une erreur humaine et stratégique. La France a fait l'économie des Antilles, sans elle, elles ne peuvent pas survivre, et sombreraient dans la misère et l'obscurantisme. C'est un devoir pour la métropole de s'y maintenir, quitte à transformer le colonialisme destructeur de naguère en authentique développement. La régionalisation pourrait permettre ça.

De plus, la région se transforme de plus en plus en chasse gardée des Etats-Unis. Que pourrait faire la petite Martinique contre les Marines ou les capitaux américains ? Voyez la Grenade : l'indépendance n'aura pas duré longtemps. Paradoxalement, seule la France peut être garante de l'indépendance des Antilles. □

Gratien Midonet

Un griot antillais

« Peau noire et masque blanc »

Musicien et poète martiniquais avec du feu dans le dedans des yeux, il chante avec son groupe façon Gro-Ka au rythme du Ti-bwa, c'est-à-dire du cœur en créole.



G. MAGNANT

Je chante d'abord ce pays en moi tout déchiré et l'ambiguïté d'être à cheval entre deux cultures, deux horizons. L'Antillais est parti des Antilles, n'est plus tout à fait antillais, comme Laurence d'Arabie n'était plus tout à fait anglais mais devenait arabe véritablement. Je chante aussi le peuple et la fierté d'un peuple en marche vers son soleil, je chante sa voix, ses mots d'adieu aux hivers du sentier. Je chante le nègre amour de l'Atlantide aux Antilles, les rumeurs du pays, celles de la nature et les parfums de l'enfance.

Notre musique est un moyen de rencontre et d'échange, chacun d'entre nous doit résoudre son propre drame. La liberté n'a pas de couleur, que tu sois noir, que tu sois blanc. Je la ressens très fort de cette façon là. J'aimerais pouvoir me délivrer de tous les siècles passés qui ont marqué nos racines au fer rouge, dans les champs de canne à sucre.

Il nous faut retrouver notre image, nous l'approprier à nouveau, faire tomber le masque blanc qui voile notre existence, notre identité, cette cargaison coulée. Mais en fait je crois qu'il ne faut pas forcer les choses, sauf quand il s'agit d'amour et de lumière. □

Propos recueillis par Julien BOAZ

Se taire

Votre article dans le dernier numéro de *Différences* a propos du tract **Mon cher Mustapha**, nous a beaucoup déçus. Membres du MRAP et abonnés, nous sommes très sensibles aux problèmes rencontrés par les immigrés. Pourtant votre article ne dénonce pas la situation de la femme maghrébine présentée dans le tract.

Vos commentaires ne touchent que l'homme. Je suis un homme et je suis choqué quand même. Pourquoi ne prenez-vous pas position ?

Dans un ancien numéro, il était fait état de la mort d'une petite africaine, suite de l'excision pratiquée par son père au nom de la culture. Peut-on parler de culture quand il s'agit de souffrance, de torture, d'anéantissement de la femme ?

L'homme ne peut-il exister qu'en maîtrisant la femme, même sous couvert de la culture ? *Différences* a-t-il le droit de se taire sur les harem, sur le tchador des femmes d'Iran, sur les bobonnes de militants de toutes races ?

L'étranger tabassé au coin d'une rue par les flics, ça existe, c'est vrai, et souvent. Le même étranger qui rentre chez lui et a droit de vie ou de mort sur sa femme, ça existe aussi. S'il est musulman, le Coran lui donne ce droit... Le racisme de l'homme sur la femme est le plus fréquent et le moins avoué car il touche beaucoup de monde.

Pourquoi n'en parlez-vous pas ? Au nom de la culture, peut-être ?

Pierre PEQUIGNOT
La Barre

Nous avons déjà parlé du sexisme et de l'oppression masculine dans *Différences*. Cela dit, je ne vois pas les raisons qui pourraient nous pousser à le dénoncer uniquement dans des civilisations qui ne sont pas la nôtre. Tant que les immigrés vivent en France, ils relèvent du droit français, et Dieu sait s'ils n'en sont pas privés, y compris dans les cas que vous évoquez. Mais au nom de quelle idéologie des droits de l'homme — et de la femme — allons-nous donner des leçons d'humanisme aux civilisations africaines et/ou musulmanes ?

Au nom du colonialisme, qui s'est fortement appuyé, en Afrique, sur ce traditionalisme pour assurer sa domination, et a retardé de tout son poids l'évolution des mentalités ?

Au nom de l'humanisme occidental, capable de produire le nazisme, les ratonnades, et le sexisme que vous dénoncez ?

Au nom de l'évolution ? On peut peut-être rappeler que les femmes ne votent en France que depuis 1945, et que l'histoire dit que De Gaulle a accepté cette mesure parce qu'il comptait sur le conservatisme de l'électorat féminin. D'une façon générale : il est normal que les exciseurs vivant en France tombent sous le coup de la loi française. Mais aux exciseurs en Afrique, on ne va pas recommencer à leur envoyer des corps expéditionnaires pour les empêcher, et des missionnaires pour leur dire que c'est mal. Ne pourrait-on pas laisser les femmes africaines mener leurs propres luttes ? D'ailleurs elles se s'en privent pas.

La rédaction

Douceurs

Ci-joint mon abonnement.

Connaissant le journal depuis longtemps, j'ai hésité à m'y abonner.

Désireux d'obtenir des renseignements, des idées, des reportages, sur le racisme et surtout sur la manière d'y faire face, je souhaite un journal comme *Différences* mais j'émettrais quelques critiques sur l'aspect général : les couvertures sont souvent laides ou agressives, certains articles sont sombres dans un charabia intellectuel qui doit se limiter à faire plaisir à son auteur.

Je souhaiterais trouver dans *Différences* davantage de reportages précis sur des actions menées, qu'elles soient de portée mondiale ou simplement locale, davantage de débats ou d'exposés d'idées, présentés de façon sobre et accessible à tous...

Si *Différences* est un journal d'intellectuels qui se gargarisent de belles paroles, vous pouvez me renvoyer mon chèque.

Au contraire si *Différences* est un journal vivant, efficace, à la portée de tous et véritable fer de lance de l'amitié entre les peuples, alors il m'intéresse beaucoup et je le soutiendrai.

François PARE
Nevers

Non, non, rien n'a changé

On croyait bien, tout de même, qu'un petit changement s'était réalisé dans les mentalités, depuis que la femme s'est officiellement « libérée ». Pourtant, à l'heure où Yvette Roudy fustige les créateurs de désirs malsains, les pagani du fantasme masculin, suranné, qui s'étale lascivement sur les murs de la ville — il est des affiches, plus petites, qui vous accrochent à la triste réalité du « beauf ».

Sur l'une d'elles, une femme vêtue de blanc, et un petit ramo-

neur. Sur la fesse de la dame, l'empreinte de la main noire de suie. Cette affiche est apposée depuis des années à la devanture d'une laverie du 13^e arrondissement de Paris, rue de la Butte-aux-Cailles. Pas une seule des clientes du magasin n'a demandé au commerçant de la retirer...

J.B.
Paris

L'internationale

J'ai beaucoup apprécié dans le dernier numéro de *Différences* l'article « Pour en finir avec la tour de Babel ».

Par l'interview d'Alexandre Winogradsky vous mettez l'accent sur le très important problème de la barrière linguistique, obstacle à la communication (et par suite à l'intercompréhension !) entre les peuples de notre planète.

L'absence d'une langue commune interdit en effet souvent aux individus vivant dans des pays différents des contacts directs. Ce sont pourtant ceux-ci, par dessus les médias et les tra-

ducteurs officiels, qui permettent le mieux de comprendre une autre culture, un autre mode de vie, et aussi d'apprécier ce qu'il y a de différent chez d'autres peuples.

A. Winogradsky est polyglotte. Il a l'avantage de pouvoir communiquer en 40 langues différentes. C'est pour lui une très grande chance, mais tout un chacun n'a ni le temps ni les capacités intellectuelles d'apprendre même la moitié de ces langues !

Alors que faire, se résigner à la non communication ou renforcer l'impérialisme anglo-américain en faisant officiellement de l'anglais la langue internationale ? Non seulement ce n'est pas souhaitable mais cela est même très dangereux : les pays dont la langue deviendrait langue internationale disposeraient alors d'une suprématie culturelle sur les autres (si cette suprématie existe déjà de fait, elle doit être combattue et non renforcée).

Il existe pourtant une autre solution qui fonctionne déjà et que de plus en plus de personnes utili-

sent dans leurs contacts transnationaux : il s'agit de la langue internationale Esperanto. Aujourd'hui l'Esperanto est utilisé dans de nombreux pays hors d'Europe (Amérique latine, Chine, Iran, Pakistan...) Cette langue a-nationale et internationale permet de supprimer la barrière des langues et constitue un outil très précieux pour la compréhension mutuelle entre les peuples.

Elle mériterait que votre revue y consacre un de ces jours une enquête sérieuse.

Jean-Claude THUMERELLE
Warnepon, Belgique

Précisions

A la demande de nombreux lecteurs : on peut tout savoir sur les écrivains publics auprès de Mme Huguette Spitz, présidente de l'Académie des écrivains publics, 5, rue de l'église 91 Morangis.

Les petites annonces de DIFFÉRENCES

Cherche télévision (noir et blanc) d'occasion. Prix maximum 300 F. Ecrire ou tél. au journal 806.88.33. Annonce n° 1.

Cherche appartement à acheter 2-3 pièces 13^e et 14^e arrondissement. Ecrire ou téléphoner au journal. Annonce n° 2.

Cherche appartement à louer 4-5 pièces ou maison. 13^e et 14^e arrondissement. Ecrire ou tél. au journal. Annonce n° 3.

Serais heureux d'avoir un correspondant pour traiter de questions de tous ordres : actualité, Tiers-Monde, immigration, etc. Ecrire au journal. Annonce n° 4.

41 ans, ingénieur, 1,77, antiraciste, rencontrerai femme de 27 à 32 ans, célibataire ou divorcée, élégante, intellectuelle, désintéressée pour amitié et mariage. Si accord, écrire à Différences. Annonce n° 5.

Vend 16^e arrondissement chambre de bonne. 6^e étage sans ascenseur, claire. 70 000 F. Tél. 256.27.05. Annonce n° 6.

Pour l'équipement de la bibliothèque de Différences, pour l'efficacité de son fonctionnement, on demande à généreux donateur une armoire aux dimensions suivantes : larg. 1 m. haut. 2 m, 371.56.13.

prof. 0,50 m. Tant qu'à faire, d'avoir la bonté d'effectuer la livraison à Différences. n° 5

Des journalistes, rédacteurs, photographes, maquetistes, illustrateurs lassés d'une presse trop individualiste, ont créé un réseau, Presse organisation média (POM, association loi 1901).

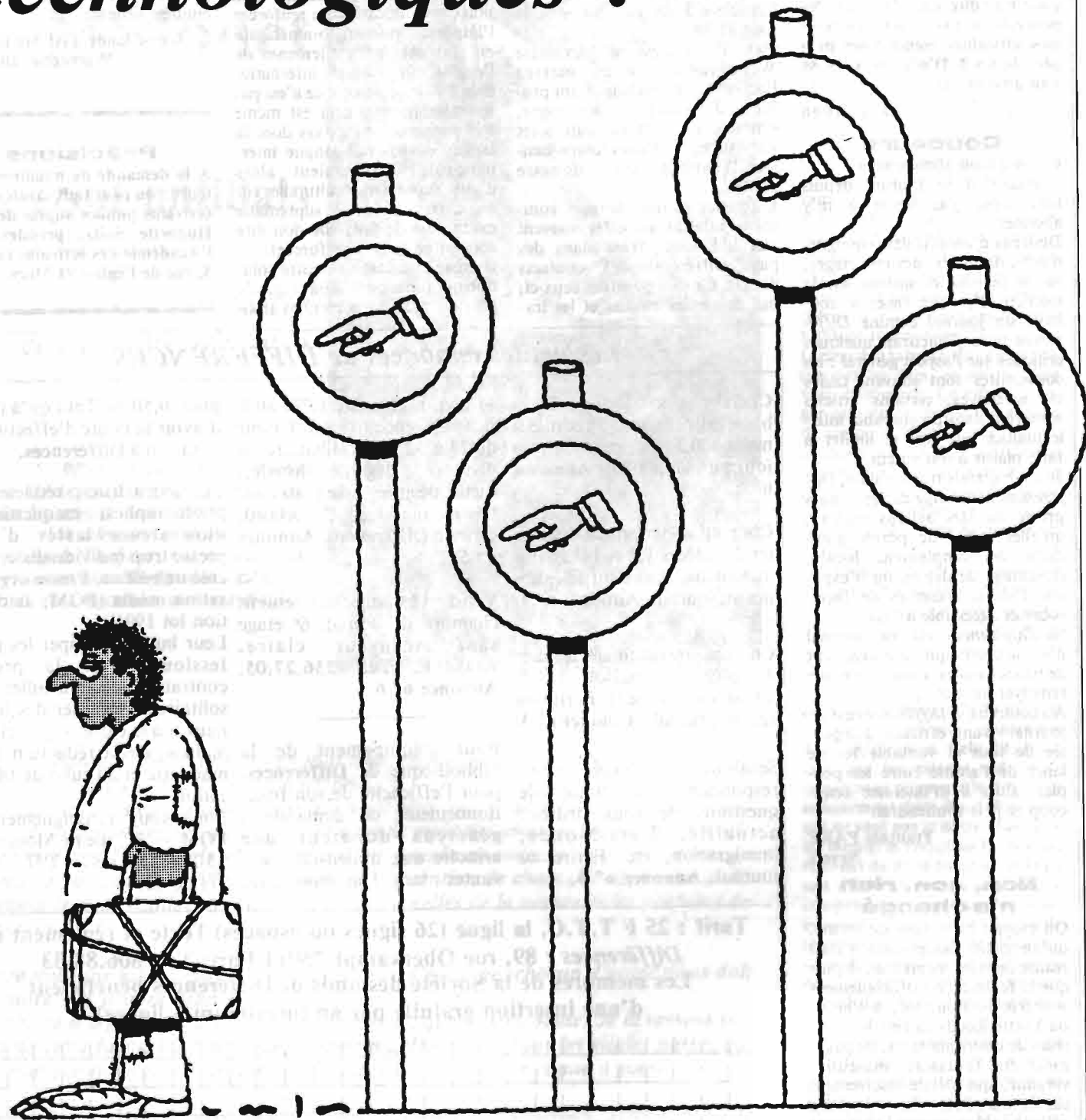
Leur but : regrouper les professionnels de la presse solitaires et réaliser des journaux « à la carte » ou « clé en main », de la rédaction à la maquette et au suivi de fabrication.

Pour tous renseignements : POM — 21, rue de Montreuil 75011 Paris. Tél. (1) 371.56.13.

Tarif : 25 F T.T.C. la ligne (26 signes ou espaces) Texte et règlement à Différences : 89, rue Oberkampf 75011 Paris Tél. 806.88.33 Les membres de la Société des amis de Différences bénéficient d'une insertion gratuite par an (maximum 5 lignes)

Grid for subscription information with a scissors icon at the bottom.

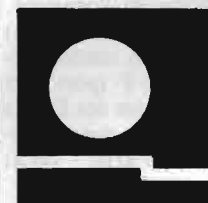
Au nom des mutations technologiques ?



CARLOS

MARCY PRET A PORTER

129, rue d'Aboukir
75002 Paris - Tél. 236.66.89



mico

Mobilier urbain

13, rue Vauquelin
75005 PARIS
707.17.60

arbois

le leader de la publicité par l'objet

pour nous questionner appelez-nous :

731.47.00

pour venir nous voir :

11 bis, impasse Abel-Varet, 92110 Clichy
à 300 mètres de la sortie du périphérique porte de Clichy.

MATT SPORTSWEAR PRET-A-PORTER

84 rue de Turenne
75003 PARIS

Tél. : 271.19.11

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de

SULLY

Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare

Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs

CATALOGUE GRATUIT :
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce

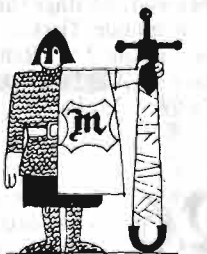


prêt-à-porter

36, rue du Caire - 75002 PARIS
Tél. : 233.75.63

Marchal

VÊTEMENTS
DE LOISIRS



43, r. du Sentier, 75002 PARIS

☎ 233 49-35

Ets. MARCHAL
Société à Responsabilité Limitée
au Capital de 125.000 francs

serva

bijoutier

102, bd Rochechouart

Paris 18^e

FÉVRIER

2 Jusqu'au 18 mars, Théâtre des Amandiers de Nanterre, 7, av. Pablo Picasso, présente « Terre Etrangère », tragi-comédie en cinq actes d'Arthur Schnitzler, dans une mise en scène de Luc Bondy. Rens. Tél. : (1) 721.18.81. □

8 Jusqu'au 16, à 20 h 30, le dimanche 12 à 16 h 30, la Maison de la Culture de Bobigny accueille la dernière création de Philippe Adrien, « Homme pour Homme » de Bertolt Brecht. Relâche le lundi. Une tournée en France et à l'étranger est prévue en février. Pour toutes les dates et lieux, rens. Maison de la Culture de Bobigny, Tél. : (1) 831.11.45. □

21 Jusqu'au 18 mars, tous les soirs à 20 h 30, au Théâtre Victor Hugo, 14, avenue Victor Hugo, à Bagneux (Hauts-de-Seine), sauf dimanche et lundi : « Plan d'évasion » d'après Adolfo Bioy Casarès, création co-produite par le Théâtre Victor Hugo et le Groupe Geodé. Rens. Tél. : (1) 663.10.54. □

25 et 26, Silo-développement-solidaire, propose, pendant un week-end, un stage sur le thème : « Un monde Tiers... ? par rapport à qui ? ». Rens. Silo, 1 Place de l'Eglise, La Rochette, 77008 Melun. Tél. : (6) 437.49.30. □

26 Dernière de la pièce « Ferdaous... une voix en enfer » de Naoual El Saadaoui, dans une mise en scène de Diden B. Oumer. Au travers d'un long et lancinant monologue, Ferdaous (Paradis, en arabe) nous entraîne dans l'interminable quête de son identité de femme. Les mercredis, jeudis, vendredis, samedis à 20 h 30 précises, les dimanches à 16 h. Renseignements et location « Carrefour de la Différence », 1, passage du Bureau, 75011 Paris. Tél. : (1) 372.00.15. □

28 février, 13 et 27 mars, séminaire de recherche et de 3^e cycle « Migrations et Société », un mardi sur deux de 10 à 12 h 30 au Centre d'Etudes Sociologiques, 80, rue Cardinet, 75017 Paris. Rens. Tél. : (1) 267.07.60. 28 février : « Echec scolaire et cohabitation multi-ethnique dans

un quartier populaire : les Grésillons », par M. Tripiet maître assistant à Paris VII et A. Leger, assistant à Lille.

13 mars : « Le traitement de la délinquance des jeunes immigrés par l'institution judiciaire » par A. Lahalle, chercheur au CEFRES.

27 mars : « L'espace des Algériens de la ZUP de Dammarie-Les-Lys » par J. Thibault. □

29 Le Centre culturel Wallonie-Bruxelles à Paris présente, en collaboration avec Pro-Helvetia : Chanson Française de Wallonie et de Suisse, jusqu'au 3 mars, avec Sam Frank, Albert Delchambre, Pascal Charpentier et Pascal Auberson. Rens. Centre culturel, 46, rue Quincampoix, 75004 Paris. Tél. : (1) 271.26.16. □

MARS

1^{er} au 29, tous les jeudis de 20 à 22 h : Génèse de la pensée islamique, du 2 au 30, tous les vendredis de 20 à 22 h : Textes coraniques. Ces deux cours sont animés par le P. Pouzet. Les inscriptions se font au Centre Sèvres, 35, rue de Sèvres, 75006 Paris de 14 à 18 h. Tél. : (1) 544.58.91 □

2 (Toute la journée) et 3 (le matin) séminaire sur « le racisme, invention occidentale ? ». Interventions de : C. Meillassoux sur l'apartheid, L. Bianco sur la Chine, J. Chasse sur l'esclavage aux Etats-Unis, L. Dumont sur la comparaison entre hiérarchie des castes en Inde et hiérarchie des « races ». Rens. ERMI - CES, 82, rue Cardinet, 75017 Paris, Tél. : (1) 267.07.60. □

5 A la Cité internationale universitaire, au Grand Théâtre, 21 bd Jourdan - 75014 Paris, Ayawaska, musiques et chants d'expression Sud-Américaine. Du folklore traditionnel aux compositions originales, Ayawaska est la convergence de plusieurs influences musicales : Brésil, Andes, Caraïbes. Le 19 mars : Groupe folklorique de la maison du Mexique, présenté par l'Association Los Mayas. Rens. Tél. : (1) 589.38.69/68.52. □

10 et 11, l'Institut de Percussions organise un stage de percussions sur Paris et abordera le week-end la connaissance sonore des instruments, l'étude rythmique et la mise en place du jeu

individuel et collectif. Ouvert à tout public. Direction des stages assurée par Henri Guedon. Renseignements et inscription : Tél. : (1) 203.41.34 □

10 et 11, au Centre culturel Les Fontaines, 60500 Chantilly, colloque : Droits de l'Homme en Europe et dans les Pays Arabes. Les droits de l'homme : un enjeu, une urgence et une invitation à une connaissance mutuelle par le dialogue euro-arabe. Ce colloque sera animé par divers intervenants du Parlement européen et du Conseil de l'Europe. Rens. Tél. : (4) 457.24.60. □

17 De 16 h à minuit 30, fête de l'amitié entre les peuples à la Salle municipale des Sports, rue des Sœurs de la Rivière à Limoges (Hte-Vienne), organisée par le comité local du MRAP et diverses associations. □

ET ENCORE

SON : Le Centre d'Etudes de Musique Orientale, créé en 1958, a pour but d'initier les élèves au langage sonore d'Asie, de l'Inde, de Turquie, d'Iran et de réaliser l'apprentissage de la transmission orale de ces musiques. Rens. CEMO, UER de musique et musicologie de l'université de Paris-Sorbonne, 169, av. Victor Hugo, 75116 Paris, Tél. : 704.48.44. □

CHANTS. John William chante les Droits de l'Homme. Un disque 45 tours maxi (30 cm) stéréo ou en cassette stéréo, diffusé au prix de 35 F (port non compris), par la Ligue des Droits de l'Homme, 27, rue Jean-Dolent, 75014 Paris. Tél. : 707.56.35. □

Agenda préparé par Danièle SIMON

CULTURES DU MONDE

Maison des Cultures du Monde - 101, bd Raspail - 75006 Paris. Tél. : (1) 544.72.30. Complément de programme de février à mai 84.

Théâtre Jagran de Delhi du 22 au 26 février.

L'éclat de rire de l'opprimé. Dans le cadre du cycle « Théâtre et dérision ».

Nuit du Viet-Nam le samedi 3 mars.

Retransmission en direct sur France-Musique d'une nuit consacrée aux musiques, chants et opéra traditionnels du Viet-Nam.

Théâtre et marionnettes sur eau du Viet-Nam les 5, 6, 7 et 8 mars Théâtre populaire (Hat Cheo), théâtre classique (Hat Tuong), théâtre rénové (CAI LONG) à la *Maison des Cultures du Monde*. Chaque spectacle sera suivi d'un concert de musique traditionnelle à 22 h 00. Ces programmes seront également présentés à la *Maison de la Culture de la Seine-Saint-Denis*, à Aulnay et à Bobigny.

Pour les marionnettes sur eau le lieu sera communiqué ultérieurement. Soirées et matinées scolaires.

Diaporamas/table ronde 9 et 10 mars

Nouvel An et Carnaval, richesse et diversité des traditions d'hiver dans les pays européens. Deux diaporamas de Jean-Marie Steinlein suivis d'un colloque.

Amleto, Macbeth, Enrico IV du 13 mars au 1^{er} avril Triologie par la Compagnia del Collettivo. Teatro Due (Parma - Italie).

Shakespeare « malmené » ou redécouvert ? Provocation ou hommage ? Avant Paris, l'Europe a été conquise. Dans le cadre du cycle « Théâtre et dérision ».

Conférence du lundi 19 mars

Georges Condominas, « Les hommes de la forêt » ou poésie et vie quotidienne.

Bharattanatyam et Odissi les 4 et 5 avril. Danses classiques de l'Inde avec Sonal Mansingh.

Théâtre Norwid de Jelenia Gora (théâtre polonais) du 14 au 27 avril.

Pragmatysci de Witkiewicz ; Fedra de Jean Racine.

Kwach-Hir récit joué et dansé du Nigéria (à l'occasion de l'exposition « Trésors de l'Ancien Nigéria » au Grand Palais) du 2 au 10 mai. □

DES MAGASINS POUR DES TEMPS NOUVEAUX



BESANÇON : 1, rue Gambetta
LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé

GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES : 72, avenue Gabriel-Pérl
GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place



BESANCON : 1, rue Gambetta
LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé

GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES : 72, av. G.-Pérl
GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place
GRENOBLE FONTAINE : Centre Commercial Record

ORGEVAL : Centre Commercial "Les seize arpent"

mode enfantine



rainett PARIS

en vente chez votre spécialiste pour enfants